

**HISTOIRE**  
**DU NAUFRAGE**  
*ET*  
**DE LA CAPTIVITÉ**  
**DE M. DE BRISSON,**

Officier de l'Administration des Colonies;

*Avec la description des déserts d'Afrique, depuis  
le Sénégal jusqu'à Maroc.*

---

*Felix qui patriis ævum transegit in agris ;  
Illum non vario traxit fortuna tumultu.*

---



**A GENEVE,**  
Chez **BARDE, MANGET & Compagnie,**  
Imprimeurs - Libraires  
*Et se trouve à PARIS,*  
Chez **ROYEZ, Libraire, quai des Augustins.**

---

1789.

---

---

### *AVANT-PROPOS.*

**J**E plains tout homme qui est dans le cas de parler de lui-même , & cependant j'écris l'histoire de mon naufrage & de ma captivité ! On reconnoitra facilement , à la simplicité de mon style , & à ma foible diction , combien je suis loin de prétendre à la réputation d'auteur : je recherche tout aussi peu la triste consolation d'entendre gémir sur mon sort. Le lecteur impartial , & ami de l'humanité , saura rendre justice à mes intentions ; il sentira que j'ai dû croire nécessaire de publier cette histoire pour prévenir des malheurs semblables aux miens. Puissé-je y réussir ! puisse-je , en donnant une idée vraie de la foiblesse d'un Prince trop redouté , empêcher les Puissances de l'Europe de lui fournir les moyens de

nuire à leurs sujets & à leur commerce. Au reste, je me contenterai de rapporter les faits, & de rendre compte de ce que j'ai observé ; je laisserai à ceux qui me liront le soin de faire des réflexions, que l'on pourroit croire dictées par l'aigreur, si je me les permettois moi-même.

On sera peut-être étonné de ne voir paroître cet ouvrage qu'en 1789 ; c'est-à-dire, plus de deux ans après la fin de ma captivité..... Apprenez donc, mon cher lecteur, que je finissois à peine ma quarantaine à Cadix, & que je n'avois encore revu ni ma patrie, ni une épouse tendre & respectable que j'adore, lorsque j'écrivis à M. le Maréchal de Castries, Ministre de la Marine, que j'attendois ses ordres pour me rendre au Sénégal ; & que, chargé d'une nouvelle mission, je

me suis rembarqué au Havre-de-Grâce le 6 Mai 1787. Cette fois j'ai eu le bonheur d'arriver sans accident à l'Isle St. Louis, où je reçus une visite trop intéressante pour ne pas en faire ici mention.

M. Sparrmann, Docteur en Médecine & Professeur d'histoire naturelle, déjà connu par ses voyages avec le célèbre Capitaine Cook, se présenta un jour chez moi au Sénégal, avec M. Wadstrom son compatriote. Ces deux illustres étrangers, après s'être fait connoître, me dirent qu'ils étoient venus de Gorrée dans le seul dessein de conférer avec moi, & pour me prier, de leur donner des instructions sur le pays que j'avois parcouru en Arabie, & de leur faciliter les moyens de se rendre du Sénégal à Maroc, en traversant les déserts

& en passant par Galam , Bambou & Bondou. Je leur dis qu'ils ne réussiroient jamais à faire ce voyage , à moins qu'ils ne trouvassent un Arabe qui voulût se charger de les conduire : que je ne croyois point la chose aisée , & que dans le cas même où ils rencontreroient un tel homme , il faudroit qu'ils parussent s'être attachés à lui après s'être échappés du naufrage ; qu'ils seroient contraints d'aller nus , d'être constamment , jour & nuit , exposés aux injures du temps , de le servir comme les esclaves , lorsqu'ils rencontreroient d'autres Arabes , & de se contenter , dans tous les temps , de manger les restes de leur prétendu maître. Je les abouchai ensuite avec le Shérif Sidy Mouhammed , qui fait sa résidence au Sénégal ; mais il ne leur dissimula point , que non-obstant sa qualité ,

qui le mettoit à l'abri d'une infinité de craintes & de défagrémens , il n'oseroit point s'exposer aux dangers du voyage qu'ils projetoient. D'après un tel discours, ils sentirent qu'il leur seroit impossible de l'entreprendre avec espérance de succès, & ils y renoncèrent.

Je demandai à ces deux illustres voyageurs pourquoi ils ne s'étoient point munis de recommandations particulières du Gouvernement? Ils me répondirent, qu'à cet égard, ils n'avoient aucune négligence à se reprocher ; qu'ils avoient sollicité & obtenu des recommandations & une protection égales à celles qui avoient été accordées à M. de Bougainville, au Capitaine Cook, à M. de la Peyrouse, &c. & qu'avant de quitter la France ils avoient poussé la précaution, jusqu'à prendre des arrange-

ntens avec les Directeurs de la Compagnie d'Afrique : que M. le Chevalier de Boufflers Gouverneur de Gorrée ( que nous connoissions depuis long-temps , ajoutèrent-ils , car où son nom & ses talens sont-ils ignorés ? ) les avoit comblés d'honnêtetés , leur avoit fourni des instructions aussi multipliées qu'intéressantes , & leur avoit offert tous les secours qui dépendoient de lui , mais qu'après son départ , les Agents de la Compagnie leur avoient refusé jusqu'aux moindres facilités. « Vous êtes Français ,  
 „ M. de Briffon , me dirent-ils , permettez-  
 „ nous cependant de condamner les pri-  
 „ viléges exclusifs , que l'on accorde si  
 „ facilement dans votre pays. Ils ne peuvent  
 „ que causer tôt ou tard la perte du  
 „ commerce , & par conséquent diminuer  
 „ considérablement les ressources d'un Etat.

„ Nous étions porteurs d'ordres du Ministre ,  
 „ & vos privilégiés n'en ont point tenu  
 „ compte ; nous avons trouvé des sujets  
 „ d'un Monarque qui s'érigeoient en des-  
 „ potes : ils n'attendent peut-être que  
 „ l'occasion de devenir tyrans. „ J'ai revu  
 MM. Sparrmann & Wadstrom en France ,  
 depuis mon retour en Juin dernier.

A mon arrivée , je trouvai la place ,  
 dont M. le Maréchal de Castries avoit  
 donné sa démission , remplie par M. le  
 Comte de la Luzerne ; c'est donc à ce  
 dernier Ministre que j'ai remis les dépêches  
 dont j'étois chargé. La bonté avec laquelle  
 il m'a accueilli , l'intérêt qu'il a témoigné  
 prendre à mes malheurs , enfin les espé-  
 rances qu'il m'a données que la bienveil-  
 lance du Roi s'étendrait jusques sur moi ,  
 comme un de ses serviteurs fidelles , m'ont

encouragé à rédiger & à publier cette histoire, qui, j'ose le dire, ne m'est dictée que par la vérité, le patriotisme & l'humanité.

Oh ! vous, qui sans doute avez versé des larmes sur les malheurs imaginaires de Cleveland, combien n'en donnerez - vous pas aux souffrances trop réelles de l'infortuné de Briffon !





# *HISTOIRE*

DU NAUFRAGE

*ET*

DE LA CAPTIVITÉ

*De M. de Brisson.*



**M**ES voyages en Afrique m'avoient déjà coûté bien des peines, des chagrins & des pertes, lorsqu'au mois de Juin 1785 je reçus ordre de M. le Maréchal de Castries, Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine, de m'embarquer pour l'isle St. Louis du Sénégal, sur le

navire la Ste. Catherine, Capitaine Le Turc, celui qui, pendant la dernière guerre, s'étoit fait une si grande réputation en commandant le Fleffinguois.

Après avoir reconnu toutes les terres, depuis les côtes de France jusqu'aux Canaries, nous passâmes entre ces isles & celle de Palme, le 10 Juillet suivant, sur les trois heures après midi.

Avant notre départ de France, j'avois eu soin de prévenir le Capitaine du danger auquel on est exposé sur ces parages par la violence des courans. Je lui observai que toutes les fois que je m'y étois trouvé, j'avois risqué d'être affalé sur les côtes de Barbarie. Cet avis, dicté par l'expérience, auroit dû exciter toute l'attention du sieur Le Turc ; je le lui renouvelai au moment où je m'apperçus que la mer commençoit à prendre une teinte plus claire. Je lui demandai s'il ne se proposoit point de faire jeter la sonde. " Que craignez-vous,

„ me répondit-il ; la terre ? Nous en sommes à plus de quatre-vingt lieues. „

Qu'il me soit permis de me récrier ici contre l'amour-propre & la confiance démesurés des Capitaines de navires marchands, & surtout de ceux qui ont fait la course. Quelqu'important que puisse être un avis, ils ne veulent jamais y avoir égard, & quelque soit le danger dont ils sont menacés, ils comptent tellement sur leur habileté, qu'ils aiment mieux avoir à réparer le mal, que de le prévenir.

Le second Capitaine me fit à-peu-près la même réponse : hélas ! ils ne tardèrent guères à reconnoître combien mes craintes étoient fondées !

A minuit je fus réveillé par la force des élans du navire : dans l'idée que nous étions sur un fond, je montai aussitôt sur le pont. Quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus une espèce d'anse formée par des rochers. Tout l'équipage étoit cepen-

dant plongé dans le sommeil. J'éveillai promptement tout le monde. Sauvez-vous, m'écriai-je, nous touchons terre. Le Capitaine arrive tout allarmé : dans sa frayeur, que ses officiers partagent, il commande de gouverner vers l'écueil. Le bâtiment, ainsi dirigé, & entraîné d'ailleurs par la force des courans, frappe trois fois contre le fable, & reste enfin immobilé.

Tout-à-coup un bruit épouvantable se fait entendre ; la mâture est ébranlée ; les voiles agitées avec violence se déchirent en lambeaux ; la terreur devient générale ; les cris des matelots se mêlent au bruit horrible d'une mer mugissante, qui semble s'irriter de voir sa course arrêtée entre les rochers & le vaisseau qu'elle est au moment d'entr'ouvrir. La consternation est si grande que personne ne pense à se sauver. Oh ! ma femme ! oh mes enfans ! s'écrient les uns & les autres en levant les mains vers le ciel : cependant à coups de haches on  
abat

abat la mâture pour tâcher de relever le navire, soins superflus, la chambre est déjà pleine d'eau.

Dans cet état funeste , je m'approchai du Capitaine qui , dans son trouble , ne peut s'arrêter à aucun parti. Il y avoit dix-huit mois que le capitaine Carfin avoit éprouvé le même accident près du Cap-Blanc ; dans son désespoir , il avoit causé la perte de plusieurs malheureux en se brûlant la cervelle : je craignois que le sieur Le Turc n'en fit autant , & ne vint à nous manquer ; je l'exhortai à la patience , je cherchai à ranimer son courage , mais en vain. Nous étions perdus sans ressources , si le sieur Yan , premier sous - lieutenant , M. Suret , passager , trois matelots Anglois , & quelques autres , animés par mon exemple , ne m'eussent aidé à mettre la chaloupe à la mer , & à empêcher ensuite qu'elle ne fut ou brisée contre le bâtiment ou submergée. Nous fûmes contrains de lutter

ainsi pendant toute la nuit contre une mer en furie , afin , dès que le jour paroîtroit , de pouvoir aborder sur le rivage , en évitant les rochers qui l'environnoient de toutes parts.

Toutes ces précautions étant prises , je criai qu'on nous jetât des cordages pour amarrer notre embarcation , afin qu'on pût la retirer vers le bâtiment en cas que nous eussions le bonheur d'arriver à bon port. Le Capitaine , le Second , & les trois quarts de l'équipage n'ayant pas osé s'exposer les premiers , ce parti étoit le seul qui restât à prendre pour les sauver.

A peine eut-on donné deux coups d'avirons , que le flux & reflux les arrachèrent des mains des rameurs , la chaloupe fut renversée , les flots nous dispersèrent & nous jetèrent sur une plage , tous à l'exception du sieur Devoise , frère du Consul de Tripoli en Syrie. Je m'élançai à la mer , & je fus assez heureux , dans

ce moment , pour l'enlever à la mort.

Les infortunés qui étoient resté à bord du navire n'attendoient plus aucun secours de nous : je ne tardai point à faire renaître l'espérance dans leurs ames, en me jetant à la mer , accompagné du sieur Yan , dont le zèle m'a toujours secondé. Il fut engager les autres à se joindre à nous pour tâcher de remettre la chaloupe à flot. Nous y parvînmes avec beaucoup de peine ; mais que nous nous en trouvâmes bien récompensés, quand nous eûmes mis à terre le reste de l'équipage ! cependant nous n'échappâmes à ce premier danger , que pour devenir les victimes d'un second bien plus affreux.

Je demandai au Capitaine à quelle distance il se croyoit du Sénégal ; mais je ne fus point satisfait de sa réponse. Ne sachant donc point quelle route je devois suivre , je prévins mes camarades d'infortune , que je ne pouvois guères me flatter

de les conduire dans quelques bourgades de la tribu de Targea, où je pourrois espérer d'être reconnu par quelqu'Arabe avec qui j'aurois eu des relations à l'Isle St. Louis du Sénégal. " Dans ce cas notre  
 „ captivité, leur dis-je, seroit moins longue  
 „ & moins rigoureuse. Je crains de rencon-  
 „ trer des hordes de la tribu des Ouadelims  
 „ & des Labdessa qui vivent en vrais  
 „ sauvages, toujours errans dans les déserts,  
 „ peuple féroce qui ne se nourrit que de  
 „ lait de chameaux.

A peine donc fûmes-nous débarqués que j'engageai mes compagnons à monter sur les rochers, pour découvrir sur quelles terres la providence nous avoit jetés. Parvenus au sommet, nous apperçûmes une plaine immense, couverte d'un sable blanc, à travers lequel serpentoient quelques plantes assez ressemblantes aux branches du corail. Ces plantes portent une petite graine de la même couleur & à-peu-près de la même

forme que celle de la moutarde ; les Arabes l'appellent *Azroul*, ils la récoltent & en font une pâte dont ils se régalerent. Dans le lointain on découvroit des côteaux qui, étant couverts d'une espèce de fougère sauvage, ressembloient à une vaste forêt.

En marchant vers ces côteaux, je trouvais sous mes pieds du fumier de chameaux, & bientôt j'en découvris plusieurs qui païssoient çà & là. Il n'y avoit donc plus à douter que ce canton ne fût habité, & cette découverte nous tranquillisa un peu ; car, sans savoir quel étoit le peuple parmi lequel nous nous trouvions, il étoit d'autant plus heureux pour nous d'approcher de quelque bourgade, que la faim qui commençoit à nous presser, auroit pu occasionner entre nous des cruautés inouïes. Je savois mieux que tout autre ce que nous avions à en craindre, & bien plus encore de la soif.

Je m'occupois de cette triste réflexion,

quand j'apperçus dans le lointain des enfans qui s'empressoient de rassembler des troupeaux de chèvres, pour les chasser devant eux. J'en conclus que nous avions été découverts, & que notre présence avoit causé quelque frayeur. Les cris de ces enfans portèrent l'allarme dans les camps les plus voisins, & bientôt les habitans vinrent à notre rencontre; dès qu'ils nous eurent reconnus ils se séparèrent, se mirent à sauter, & à bondir sur le sable; ils se couvrirent le visage avec les mains & poussèrent des cris épouvantables, des hurlemens affreux: il n'en fallut pas davantage pour nous faire penser que cette peuplade connoissoit peu les figures Européennes. Leurs gestes & la manœuvre qu'ils firent pour nous investir ne nous présagèrent rien de bon. Je dis donc à mes camarades d'infortune de ne point se diviser, & de marcher en ordre jusqu'à ce que je fusse à portée de me faire entendre. Dans mes

précédens voyages au Sénégal , j'avois appris quelques mots d'Arabe , dont j'espérois tirer un bon parti dans cette occasion. Je commençai par mettre , en forme de pavillon , un mouchoir blanc au bout de ma canne : peut - être , pensai - je , auront-ils quelque connoissance de ce signal , surtout s'il s'en trouve parmi eux qui aient été au Sénégal ; ou , s'ils ont jamais vu quelque navire sur leurs côtes , ils nous reconnoîtront pour des Français malheureux , qu'un naufrage a jetés sur cette rive.

Quand nous fûmes rapprochés des sauvages , quelques-uns de nos camarades , entr'autres le premier & le second Lieutenant se dispersèrent ; ils furent aussitôt enveloppés & saisis au collet. Ce ne fut qu'en ce moment que , les rayons du soleil réfléchissant sur l'acier poli de leurs poignards , nous reconnûmes qu'ils étoient armés ; car jusques-là ne m'en étant point apperçu , je m'étois avancé sans crainte. Les deux malheureux qui avoient

été enlevés ne reparoissant plus, quelques soins que je prisse pour arrêter quelque temps les autres, mes efforts furent vains, la frayeur s'empara d'eux; ils poussèrent tous unanimement des cris de désespoir, & se débandèrent. Les Arabes, armés de grands coutelas & de petites massues, fondirent sur eux avec une férocité incroyable; bientôt je vis les uns blessés, & les autres dépouillés & nus, étendus presqu'expirans sur le sable.

Au milieu de cet affreux massacre, j'aperçus un Arabe sans armes. A son costume je le pris pour un de ceux qui avoient accompagné le prince Allicoury, dans une visite qu'il m'avoit autrefois rendue à l'Isle St. Louis, & je courus aussitôt me jeter dans ses bras; mais après m'avoir examiné quelque temps, il lança sur moi, sur le sieur Devoise, le second du navire & cinq autres de mes camarades qui ne m'avoient jamais quitté, un regard de

mépris qui ne nous annonça que trop que nous n'étions pas moins malheureux que les autres : il me prit la main, la regarda avec attention, en compta les doigts, passa la sienne dans le creux de la mienne en faisant plusieurs mouvemens de tête, puis il me demanda : qui es-tu ? que viens-tu faire ici ? comment y es-tu parvenu ? Je traçai sur le sable la forme d'un navire ; & avec le secours du peu de mots Arabes que je savois, & de mes gestes, je parvins à lui faire entendre que je réclamois son assistance pour nous faire conduire vers le lieu de notre destinée ; j'ajoutai que j'avois sur moi de quoi le récompenser de ses peines, & il me parut mieux comprendre ce dernier article que les précédens, car aussitôt il entrelaça ses doigts dans les miens, pour m'annoncer que de ce moment nous devenions étroitement liés, & sur le champ il me dit de lui remettre les effets dont je venois de lui parler. Je lui

donnai donc deux très-belles montres , dont une à répétition , avec leurs chaînes & une boucle de col en or , deux paires de boucles d'argent , une bague enrichie de brillans , un gobelet & un couvert d'argent , & enfin deux cent vingt livres en espèces. Je crus remarquer que si les bijoux lui avoient fait plaisir , l'argent lui en fit encore bien plus. Il cacha précieusement & surtout très-myftérieufement fon trésor dans la chemife qui étoit bleue , en me promettant de ne point m'abandonner. La précaution que j'avois prife de fauver ces bijoux , dans l'efpérance de gagner la bienveillance de celui entre les mains de qui je tomberoïs , fut pour moi une fource prefqu'inépuifable de chagrins.

Dès que mon Arabe eut mit fon petit butin en fûreté , il me demanda de quel côté nous avions fait naufrage ; je le lui indiquai , & aufsitôt il appela quelques - uns des fiens pour leur dire de le fuivre. A la

manière dont ils l'abordèrent, je reconnus que mon protecteur étoit un homme de considération : en effet, c'étoit leur Prêtre, qu'ils nomment *Talbe*.

Arrivés sur le bord de la mer, ils commencèrent à pousser de grands cris de joie ; mais la jalousie qu'on lisoit sur leurs visages, ne tarda pas à diviser les esprits. Ils voulurent nous envoyer à la nage pour retirer du bâtiment tout ce qu'il seroit possible d'en sauver ; mais nous nous en défendîmes tous, en disant que nous ne savions pas nager, & ils furent obligés d'y aller eux-mêmes : mais combien ceux qui restèrent sur le rivage ne firent-ils pas éclater leur crainte de ne pas avoir autant que les autres qui s'étoient mis à la nage ! les femmes surtout se portèrent à des excès.

Cependant la nouvelle de notre naufrage s'étoit déjà répandue dans la contrée. De toutes parts on voyoit accourir des sauvages avides, dont le nombre devoit nécessaire-

ment exciter la jalousie ; ils en vinrent bientôt aux mains, & plusieurs y perdirent la vie. Les femmes furieuses de ne pas pouvoir piller le navire se jetèrent sur nous, & nous arrachèrent le peu de vêtemens qui nous restoient : elles s'attachèrent principalement aux miens que j'avois conservés, & qui leur parurent mériter quelque préférence.

Mon maître, qui n'étoit rien moins que guerrier, & qui s'appercevoit que le nombre des Arabes augmentoit d'un instant à l'autre, appela deux de ses amis, qu'il s'associa fort adroitement à la possession de douze naufragés qui s'étoient donnés à lui. C'étoit le meilleur moyen de se créer un parti, & de conserver la portion qu'il s'étoit réservée. Après avoir pris avec eux les arrangemens convenables, tant pour le partage de ce que l'on avoit déjà retiré du navire, que pour celui des esclaves qu'il avoit faits, il s'éloigna de la foule pour

nous mettre à couvert de toute insulte. Ce fut dans une misérable cabane couverte de mousse , éloignée de plus d'une lieue la mer que nous fûmes logés , ou plutôt entassés les uns sur les autres.

Le premier soin de notre patron fut de nous bien visiter , dans la crainte que nous n'eussions caché quelque chose. Malheureusement pour eux , mes camarades ne lui avoient rien pu réserver , de manière que dans son humeur il les traita sans aucun ménagement. Il leur ôta jusqu'à leur chemise & leur mouchoir, en leur faisant entendre que s'il ne le faisoit pas lui-même , d'autres le feroient. Il voulut en venir avec moi aux mêmes extrémités , mais je lui observai que je lui avois déjà assez donné , & il me laissa tranquille.

Je ne savois pas encore dans quelle tribu nous nous trouvions ; dans le dessein de m'en informer , je m'adressai à notre maître , & j'eus avec lui , tant de bouche

que par signes, la conversation suivante.

» Quel est ton nom, celui de ta tribu, &  
 » pourquoi as-tu fui les escouades qui se  
 » sont avancées sur le bord de la mer? —  
 » Mon nom est Sidy Mahamet del Zouze,  
 » ma tribu est celle de Labdesseba, & j'ai  
 » fui les Ouadelims, parce que nous ne vivons  
 » pas bien avec eux. Mais toi, comment te  
 » nommes-tu? es-tu frère de ces gens-là? »  
 ( en me montrant mes camarades ). Je  
 répondis à ses questions; mais je fus bien  
 affligé d'apprendre que nous étions tombés  
 entre les mains des plus féroces d'entre les  
 habitans des déserts de l'Arabie. Je prévis  
 dès-lors que nous n'aurions que des peines  
 & des chagrins à essuyer jusqu'au moment  
 où nous serions délivrés. . . . . Eh! comment  
 l'être? hélas! je n'osois presque plus m'en  
 flatter.

Mes craintes n'étoient que trop bien  
 fondées. Mon maître, après avoir enterré  
 dans le sable le petit trésor dont je venois

de l'enrichir , retourna sur le bord de la mer pour voir ce qui lui revenoit du pillage du navire. Pendant son absence , une troupe d'Ouadelims vient assiéger notre retraite. Ils pillent , ils saccagent , ils renversent tout , ils nous saisissent , les uns par la gorge , d'autres par les cheveux ; deux d'entr'eux s'avancent vers moi , me prennent par les bras , & me tirent tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Le peu de hardes qui me restent deviennent l'objet de leur fureur jalouse. D'autres encore accourent , m'entourent , m'enlèvent , me traînent à l'écart ; & après m'avoir arraché ma chemise & mon mouchoir de col , ils me poussent jusques derrière des monceaux de sable. Là , ils commettent toutes sortes d'outrages sur ma personne , je crois que c'est fait de moi , & que je vais expirer sous leurs coups ; les cordes que l'on prépare pour me lier semblent m'annoncer mon heure dernière. J'étois dans cette cruelle perplexité lorsqu'un

de ceux que mon maître s'étoit associés  
 accourt tout hors d'haleine. " Arrêtez,  
 „ s'écrie-t-il, vous avez commis dans la  
 „ cabane de Sidy Mahamet notre *Talbe*  
 „ des atrocités inouïes. Non contents de lui  
 „ enlever cet esclave, dans votre fureur  
 „ vous avez foulé aux pieds les livres sacrés  
 „ de la religion; le Prêtre, indigné de l'in-  
 „ décence de votre conduite sacrilège, a  
 „ demandé que les vieillards des deux  
 „ partis s'assemblassent pour juger les coup-  
 „ bles en plein conseil. Croyez-moi, rendez-  
 „ lui son esclave, c'est le seul moyen d'ap-  
 „ païser sa colère, & d'en prévenir les  
 „ suites. ( 1 ) „ Cette menace produisit tout  
 l'effet qu'en attendoit l'envoyé de Maham-  
 med. Je fus remis entre ses mains par  
 ceux qui m'avoient traité si cruellement

---

( 1 ) Je ne savois pas encore bien l'arabe pour enten-  
 dre ce discours, & plusieurs autres que je citerai;  
 mais quand j'ai été plus instruit, je me les suis fait  
 répéter par mon maître.

après

après m'avoir séparé de mes camarades. Il m'emmena aussitôt pour me livrer à de nouveaux tourmens.

Nouegem, c'étoit le nom de celui qui venoit de me délivrer, me conduisit aussitôt au lieu où le conseil étoit assemblé; dès qu'il m'eut présenté, il dit : « Voici l'es-  
 » clave de Sidy Mahamet, je l'ai suivi  
 » pendant toute la journée pour ne pas  
 » le perdre de vue; après bien des fati-  
 » gues & des dangers, je l'ai retiré d'entre  
 » les mains de ceux qui l'avoient enlevé.  
 » Je demande pour prix de mes soins qu'il  
 » fasse partie des esclaves qui doivent m'ap-  
 » partenir. J'ai d'autant plus de droits sur  
 » lui que je l'ai vu remettre à son maître  
 » des effets en grande quantité, & qui  
 » m'ont paru très-précieux. » Aussitôt je vis  
 une troupe de femmes & d'enfans s'assem-  
 bler autour de moi: Ils me considérèrent  
 avec attention, & s'écrièrent tous à la fois :  
*Is Rey !*

Sidy Mahammet , furieux de ce que Nouegem venoit de révéler au sujet de son trésor & des prétentions qu'il avoit osé annoncer , jette sur lui un regard de mépris , un regard foudroyant de colère , & aussitôt il dit : " Que ce chrétien soit „ Rey ou non , il m'appartient ; il est venu „ de lui-même se jeter dans mes bras , je „ lui ai promis de le protéger & de le „ conduire au prince Allicoury. Je lui en ai „ donné ma parole , & j'espère que le „ tribunal fera faire une distinction en „ faveur de mes droits , entre un homme „ de mon caractère & un Nouegem , qui „ mériteroit que je le punisse sévèrement... „ Que l'on juge par ce discours de l'orgueil des prêtres Arabes.

" Puisque tu le prétends ainsi , lui ré- „ pond aussitôt l'Arabe , ton esclave ne pou- „ vant être à moi , il va périr de ma main. „ En achevant ces mots , il tire son poignard pour m'en frapper. J'étois tremblant sous

le glaive menaçant de ce barbare ; mais mon maître , sans perdre de temps , jette sur moi une espèce de chapelet ( 1 ) d'une longueur incroyable ; puis il prend un petit livre qui pendoit à sa ceinture : au même instant les femmes se précipitent vers moi , & m'enlèvent des mains de Nouegem pour me remettre entre celles du prêtre courroucé , tant elles redoutoient qu'il ne lançât un anathème contre son adversaire. Le conseil en corps approuva l'acte d'autorité du Talbe. On rit beaucoup de la conduite des femmes à laquelle cependant on applaudit.

A quelques pas du lieu où cette scène venoit de se passer , je retrouvai mes camarades que j'avois désespéré de jamais revoir. Mais , grand Dieu ! dans quel état les trouvais-je ! déjà ils avoient commencé à sentir

---

( 1 ) Les Talbes portent un long cordon auquel sont enfilées 115 petites boules noires. Ils s'en servent comme les Catholiques font des chapelets.

les premières horreurs de la faim. Ils n'avoient point mangé depuis deux jours. Je n'étois pas moins épuisé qu'eux , mais la crise dans laquelle je m'étois trouvé avoit tellement agité mes esprits , que j'en avois comme perdu la faculté de sentir le besoin qui me pressoit.

Lorsque , devenu plus tranquille , je réfléchis sur le danger auquel j'avois eu le bonheur d'échapper , mon ame fut tellement émue que je ne pus retenir mes larmes. Je cherchai à dérober à tous les yeux ce témoignage de ma sensibilité & de ma douleur. Mais quelques femmes s'en étant apperçues , au lieu d'être touchées de compassion , elles me jettèrent du sable dans les yeux , pour sécher , disoient-elles , mes paupières. Heureusement la nuit , en me déroband à leur vue , me sauva de la rage de ces monstres.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions esclaves , & nous n'avions encore eu pour toute nourriture qu'un peu de farine , moins

corrompue par les eaux de la mer que par le mélange d'une farine d'orge, longtemps conservée dans des peaux de bouc ; encore ce mauvais repas fut-il interrompu par des cris d'alarme que nous entendîmes à quelque distance.

Un des amis de Sidy Mahammet accourut vers lui pour lui recommander de se cacher au plus vite, attendu que les Ouadelims arrivoient de toutes parts pour leur enlever leur capture. « Fuyez, avec vos », esclaves, lui dit-il, tandis que je vais », rassembler quelques-uns des nôtres ; & », à la pointe du jour, nous nous mettrons », en marche pour regagner notre habitation. », J'ai su depuis que les Arabes de la Tribu de Labdessa ne s'étoient rendus sur les bords de la mer que trois jours avant notre naufrage pour y ramasser des graines sauvages pour faire subsister leurs familles. On convint du lieu du rendez-vous ; puis nous fûmes nous cacher der-

rière des monticules de sable, où nous restâmes jusqu'à ce que quelques Arabes d'une autre Tribu, mais aussi intéressés à conserver leur pillage, fussent venus se joindre à nous, & renforcer notre troupe. Un guide, qui nous avoit devancés, avoit placé de distance en distance de petites pyramides de pierres pour nous indiquer le chemin que nous devions tenir, & pour prévenir que nous n'allassions tomber au milieu de quelque Bourgade ennemie, & surtout celles des Ouadelims. Au reste, ces peuples sont si avides, qu'amis ou ennemis, ils ne sont guères moins à craindre les uns que les autres. A la pointe du jour, tous ceux qui avoient des esclaves Chrétiens, s'étant joints à nous, on se mit en marche pour gagner l'intérieur des terres où résidoient les familles de nos maîtres respectifs.

Il m'est impossible d'exprimer combien, pendant notre voyage, nous eûmes à souffrir, principalement de la soif. Nous avions

tant de difficulté à mouvoir la langue , que nous n'osions pas nous faire la moindre question. Nous étions obligés de suivre le pas des chameaux, dont on précipitoit la marche ; & dans la crainte qu'on ne nous enlevât, nos maîtres nous firent faire tant de contremarches différentes , que nous fûmes quinze jours à nous rendre à leur habitation , tandis qu'en suivant la route droite , nous aurions pu y arriver en cinq jours au plus.

Après avoir gravi des montagnes d'une hauteur prodigieuse , & toutes couvertes de petits cailloux grisâtres , aussi tranchans que des pierres à fusil , nous descendîmes dans un fond sablonneux , jonché de charbons couronnés d'épines. Ici , nous ralentîmes notre marche : j'avois la plante des pieds en sang , il ne m'étoit plus possible d'aller plus loin. Mon maître me fit donc monter derrière lui sur son chameau , mais cette attention de sa part , loin de me

donner du soulagement, me causoit au contraire des douleurs inouïes. Le chameau a naturellement le pas très-lourd, & le trot infiniment dur. Comme j'étois nud, je ne pouvois me garantir du frottement des poils de l'animal, de manière qu'en très-peu de temps je fus tout écorché. Mon sang ruisseloit le long des flancs du chameau; & ce spectacle, au lieu d'exciter la sensibilité & d'émouvoir la pitié de ces barbares, contribuoit à les divertir. Ils se faisoient un jeu de mes souffrances; & pour mieux en jouir, ils pressoient leurs montures. J'aurois fini par avoir des plaies incurables, si je n'eusse pris le parti violent, mais nécessaire, de me laisser aller sur le sable. Je n'éprouvai en tombant d'autre mal que d'être universellement piqué par ces chardons épineux, dont j'ai déjà dit que le terrain étoit couvert.

Vers la nuit tombante, nous apperçûmes une fumée très-épaisse. Je croyois que nous

approchions de quelque bourgade, où nous trouverions à manger, & surtout à boire; mais bientôt je ne vis que des broussailles dans lesquelles notre guide s'étoit logé: j'allai m'étendre derrière un buisson pour y attendre la mort; mais à peine y étois-je, qu'un Arabe de notre suite vint me faire lever pour m'envoyer décharger son chameau. Je fus si indigné du ton avec lequel cet homme me commandoit, que je lui répondis sans le moindre ménagement; aussitôt il m'arracha de dessus la tête un mauvais chapeau de matelot, que l'on m'avoit donné à la place du mien; il cracha dessus en signe de mépris, & me saisit violemment par le bras pour m'entraîner vers les chameaux. Dès qu'il me mit la main sur le corps, je ne fus plus maître de moi-même. Je commençai par lui porter un coup de poing dans le visage; puis, en me dégageant d'entre ses mains, je saisis un bâton dont le bout étoit armé d'une lance, & je cou-

rus sur lui pour l'en frapper , mais il prit la fuite , & se déroba ainsi à ma colère.

Au même instant, j'aperçus mon maître qui s'avançoit de mon côté, son dessein m'étoit inconnu, cependant je lui criai que si son intention étoit de venger son camarade, il me trouveroit décidé à tout entreprendre, plutôt que de me laisser frapper. Ma résolution & mes menaces le firent rire; néanmoins il me rassura, & me dit que je n'avois rien à craindre. Cette aventure servit à me faire connoître qu'avec de la fermeté, je pourrois éviter bien des mauvais traitemens auxquels je ne pourrois qu'être exposé en témoignant de la crainte, & j'ai souvent éprouvé par la suite que cette idée étoit bien fondée. Ces Arabes ne montrent de courage que quand on ne leur résiste point.

Cependant je vis faire des préparatifs qui m'inquiétèrent beaucoup. On faisoit rougir des cailloux dans un grand brasier; je vis

soulever une grosse pierre qui étoit au pied d'un buisson, on creusa la terre; & les Arabes, en répétant souvent mon nom, faisoient de grands éclats de rire. Enfin, ils m'appelèrent & me firent approcher du trou qu'ils venoient de creuser. Celui que j'avois battu me faisoit différens signes avec sa main; il se la passoit & repassoit sur le col, comme s'il vouloit se le trancher, ou me faire entendre qu'on me le trancheroit à moi-même. Quelque déterminé que je fusse à me bien défendre, tous ces gestes me déplaisoient fort. Mais, quelle fut ma surprise quand je vis retirer de la fosse, dont je m'étois approché, une outre pleine d'eau, un petit sac de cuir qui renfermoit de la farine d'orge, & une chèvre nouvellement égorgée. La vue de ces provisions me rendit toute ma tranquillité, quoique j'ignorasse à quel usage étoient destinés les cailloux qui étoient au feu. Enfin, je vis remplir d'eau un grand vase de bois dans

lequel on avoit versé de la farine d'orge ; & les cailloux rougis, jetés dans l'eau, servirent à la faire bouillonner. C'est ainsi que nos maîtres se firent une espèce de bouillie, qu'ils pétrirent ensuite dans leurs mains. & qu'ils avalèrent, sans la mâcher. Nous autres esclaves, nous eûmes pour notre repas de cette même farine détremée : on nous la jeta sur un tapis qui seroit ordinairement à notre patron pour mettre sous ses pieds pendant sa prière, & de matelas pendant la nuit. Après avoir très-long-temps pétri ce levain, il me le remit pour le partager avec mes camarades. On ne sauroit croire combien cette pâte étoit désagréable au goût. L'eau dont elle étoit détremée avoit été puisée sur les bords de la mer ; puis, renfermée dans la peau d'un bouc nouvellement tué : pour empêcher qu'elle ne se corrompît, on y avoit mêlé une espèce de goudron, qui lui donnoit une odeur doublement infecte. Cette même eau nous fut donnée

pour boisson , encore n'en eûmes-nous qu'une très-petite quantité.

L'Arabe que j'avois frappé entendant que je me plaignois , me donna le reste de la bouillie , & me dit que le lendemain nous mangerions la chèvre que l'on avoit égorgée pour nous , ainsi qu'il me l'avoit fait entendre par ses signes. Je lui témoignai , moitié verbalement , moitié par mes gestes , combien j'étois étonné d'avoir trouvé ces provisions ; il employa le même langage pour me dire que le guide , qui nous avoit devancés , se les étoit procurées dans une bourgade de la contrée , & qu'il les avoit cachées sous terre , afin de les dérober à la vue des Maures , en cas qu'il en fût passé. Tous ces détails m'étonnoient , mais moins , je l'avoue , que de voir le ressentiment de cet Arabe se convertir en actes de bonté & de complaisance. Notre repas fini , chacun de nous alla se coucher derrière un buisson.

Dès l'aube du jour , nous entendîmes la

voix de nos maîtres qui nous ordonnoient de rassembler nos chameaux, & de les charger. Après leur avoir obéi, nous continuâmes notre voyage avec le peu de provisions qui nous restoient. Il étoit à-peu-près midi lorsque nous fîmes halte dans une plaine, où nous ne trouvâmes pas un seul arbre pour nous mettre à l'abri du soleil, qui frappoit à plomb sur nos têtes. Là, nous fûmes employés à décharger les chameaux, & à arracher des racines pour faire du feu, travail d'autant plus pénible, que dans ce pays tous les arbres, racines & herbes étoient épineux. Dès que le feu eut bien échauffé le sable, on en couvrit entièrement la chèvre, & nous continuâmes toujours à entretenir le feu, tandis que nos maîtres se régaloient de graisse crue; ils paroissoient même faire un grand cas de ce mets. Aussitôt que la viande fut cuite, on la retira; & nos Arabes, sans se donner le temps d'ôter le sable qui y restoit attaché,

la dévorèrent avec une voracité incroyable. Après avoir bien rongé les os, ils se servirent de leurs ongles pour mieux les dépouiller de la viande qui pouvoit y rester attachée ; puis ils nous les jettèrent, en nous recommandant de nous presser de manger, & de recharger les chameaux, afin de ne pas retarder notre marche.

Le soleil étoit prêt à se coucher, quand à la lueur de ses rayons enflammés (car dans ce pays le soleil se couche presque toujours dans un horizon rougeâtre) nous découvrîmes des tentes dispersées çà & là sur une petite éminence, & des troupeaux qui revenoient du pâturage. Les habitans de la bourgade dont nous approchions vinrent en foule à notre rencontre ; mais loin d'exercer envers nous les douces loix de l'hospitalité, ils nous accablèrent d'injures, & nous firent subir les traitemens les plus inhumains : deux de mes camarades furent mis dans un état pitoyable. Les femmes sur-

tout, bien plus féroces que les hommes, prirent plaisir à les tourmenter. Nos maîtres n'osoient leur opposer qu'une bien foible résistance; ils paroissoient enchantés au contraire de ce que l'on s'occupoit plus de nous que de la charge de leurs chameaux.

.. Je m'étois un peu éloigné du mien, tout-à-coup j'apperçus un homme qui me couchoit en joue avec un fusil à deux coups (1), je lui présentai ma poitrine, en lui disant de tirer. Cette contenance ferme, à laquelle il étoit sans doute peu accoutumé, l'étonna, & sa surprise contribua à me fortifier dans mon opinion, qu'on en impositoit à ces gens en paroissant ne les point craindre. Je m'approchois de cet homme, lorsqu'une pierre lancée par une main inconnue, mais que je soupçonnai être celle d'une femme, vint

---

( 1 ) Depuis quelques années il s'est perdu sur cette côte plusieurs bâtimens qui alloient à la traite des Nègres. Les Arabes en ont retiré les cargaisons; il ne faut donc pas être étonné de leur voir des fusils.

me frapper à la tête. Je perdis connoissance pour un instant; dès que j'eus repris mes sens, je fis éclater la plus vive colère, & je demandai vengeance à grands cris. Il n'en fallut pas davantage pour répandre la terreur & l'épouvante parmi les enfans; les sauvages qui étoient venus au-devant de nous, ne sachant ce que ce pouvoit être, se mirent à fuir. Cependant un d'entr'eux, avant que de s'éloigner, me potta un coup de crosse de fusil dans la poitrine, & me fit vomir le sang. Si j'eusse pu reconnoître celui qui m'avoit ainsi frappé, je me serois infailliblement vengé; réduit à me plaindre, je le fis avec tant d'emportement, que j'excitai la curiosité de plusieurs d'entre ces monstres. Ils demandèrent à mon maître qui j'étois? C'est, leur répondit-il, un Chrétien qui doit être fort riche. Il a une très-grande quantité de fusils, de balles, de pierres à fusil & de drap écarlate (1). Pour juger

---

( 1 ) Il croyoit que les provisions qui étoient dans les magasins du Roi, m'appartenoient.

combien il est au-dessus des autres, il nous a suffi de voir qu'il étoit bien plus richement vêtu, & que son linge étoit parfumé d'une odeur fort agréable (1), & de savoir qu'il a reçu chez lui le Prince Allicoury, son épouse & toute sa suite.

J'avois crus éviter beaucoup de mauvais traitemens, en disant que ce Prince m'étoit venu rendre visite : pour pousser plus loin la conviction, j'avois contrefait ses bouffons, que l'on nomme *Egeims*. Cette espèce de farce avoit tellement plu à mon maître, qu'il me la faisoit répéter toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Il se servoit de ce petit stratagème pour divertir ceux dont il craignoit d'être pillé, & pour détourner adroitement leur attention. A peine eut-il rendu compte de mon talent pour l'imitation des *Egeims*, que je fus entouré d'honi-

---

(1) Cette odeur n'étoit autre chose que de la lavande dont mon linge avoit conservé l'odeur.

mes, de femmes & d'enfans qui tous me répétoient sans cesse *ganje*, chante donc (1). Dès que je finissois, ils me faisoient recommencer, & j'étois obligé de le faire, tant pour les amuser que pour me procurer (pourquoi ne l'avouerois-je point) quelques gouttes de lait de chameau, salaire de cette mauvaise bouffonnerie.

Nous ne restâmes qu'un jour dans ce canton; dont les habitans, quelque mal intentionnés qu'ils eussent été dans le principe, ne laissèrent pas de nous donner des provisions pour trois à quatre jours. Les plaines que nous parcourûmes en nous avançant vers la partie de l'Est, étoient couvertes de petits cailloux blancs comme la neige, ronds & plats comme la lentille. En marchant nous entendions un bruit sourd sous nos pas comme si le terrain eût été

---

(1) Cette nation aime beaucoup le chant : ils se rangent ordinairement autour de celui qui leur procure ce plaisir.

fouillé. Cette plage n'offre aucune variété ; le terrain absolument plat ne produit pas la moindre plante. L'horison y est chargé d'une vapeur rougeâtre. On croit voir de tous côtés des volcans enflammés. Les petites pierres picotent les pieds comme le feroient des étincelles de feu. On ne voit dans l'air ni oiseaux, ni insectes. Il y règne un silence profond, qui a quelque chose d'épouvantable. Si par fois il s'élève un petit air, le voyageur éprouve aussitôt une lassitude extrême // ses lèvres se gersent, sa peau se dessèche, & tout son corps se couvre de petits boutons qui causent une cuisson très-vive & douloureuse. Nos conducteurs qui s'étoient enfoncés dans ces terres pour éviter quelques Tribus dont ils auroient eu beaucoup à craindre, ne furent pas plus exempts que nous des maux que nous souffrîmes dans ce passage, où les animaux les plus féroces n'osent point pénétrer. Les rayons du soleil frappaient sur,

les cailloux, & je craignois à chaque instant que leur reflet ne me fit perdre la vue.

Nous passâmes de cette plaine immense dans une seconde, que les vents avoient sillonnée de distance en distance d'un sable ferme, de couleur rousâtre. Quelques plantes odoriférantes qui s'élevoient au-dessus de la crête des sillons furent à l'instant dévorées par les chameaux, presque aussi affamés que nous. Nous eûmes le bonheur, en quittant cette plaine sablonneuse, de trouver un fond entouré de montagnes; le terrain en étoit blanc & savonneux. Ce fut dans cette espèce de vallon, aux pieds de quelques genêts, dont les branches entrelassées avec art formoient un berceau, que nous trouvâmes de l'eau dont nous avions un si pressant besoin. Nous en bûmes tous avec un plaisir indicible, quoiqu'elle fut très-amère, couverte de mousse verte, & d'une odeur infecte.

Nous fûmes dédommagés, le soir par la rencontre d'une horde, qui étoit campée à

quelques lieues plus loin. Nous y fûmes très-bien accueillis ; on nous y indiqua d'autres bourgades , où l'on nous annonça que nous trouverions tous les secours nécessaires pour arriver à la résidence de nos patrons. Cet événement étoit d'autant plus heureux pour nous que nos guides s'étoient égarés.

Le beau-frère de mon maître , qui étoit aussi un des chefs de la bourgade , prit un soin particulier de tous les esclaves. Il nous fit donner du lait de chameaux & de la viande d'autruche séchée au soleil & hachée. Je ne fais comment j'étois parvenu à le prévenir en ma faveur ; cependant il s'approcha de moi , en me disant : « Infortuné Chrétien !  
 „ mon frère est mon débiteur depuis long-  
 „ temps , si tu veux t'attacher à moi , je  
 „ prendrai des arrangemens avec lui. » Cette proposition me fit trembler ; elle sembloit m'annoncer une longue captivité. Je croyois si fermement que la mienne ne devoit pas durer , que je courus bien vite prévenir

mon maître de la proposition que son beau-frère m'avoit faite. Je le suppliai de ne consentir à aucun accommodement. Je lui fis entendre qu'il retireroit plus de ma rançon que son frère ne lui donneroit. « Sois tranquille, me répondit-il, tu ne me quitteras que pour aller au Sénégal ou à Maroc, & cela ne tardera pas. » Cette espérance porta dans mon cœur une joie inexprimable. Cependant, malgré toute la reconnoissance que m'avoit inspiré les procédés de Sidy Sellem; sa proposition ne me laissoit pas sans inquiétude. Il s'en apperçut & me dit, que je pourrois me repentir de n'avoir point accepté ses offres. J'attribuai ce propos au désir qu'il avoit de me posséder: mais je reconnus par la suite qu'il ne m'avoit pas trompé.

Après trois jours de repos chez les Arabes de la Tribu La Roussye, nous reprîmes notre marche pour gagner plus avant dans les terres, où nous devions trouver les fa-

milles de nos conducteurs. Ce ne fut qu'après seize jours de fatigues & de la plus affreuse misère, que nous arrivâmes exténués & presque décharnés.

Aux premiers rayons du soleil, nous découvrimus un hameau qui sembloit annoncer un séjour délicieux. Plusieurs tentes dressées entre des arbres touffus, des troupeaux sans nombre qui païssoient sur les côteaux, auroient fait prendre ce lieu pour l'asyle du bonheur & de la paix; mais, vu de près, cet endroit me parut tout autre. Les arbres dont j'avois admiré le verd feuillage étoient de vieux gommiers, dont les branches, chargées d'épines, rendoient inaccessible l'ombrage qu'ils répandoient autour d'eux. Bientôt on nous apperçut sur le penchant d'une colline qui conduisoit à la demeure de nos maîtres.

Plusieurs esclaves noirs, ordinairement chargés de la garde des chameaux, vinrent au-devant d'eux pour leur baiser les pieds.

& leur demander des nouvelles de leur santé. Plus loin, les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris de joie, & les femmes se tenant debout par respect à l'entrée de leurs tentes, attendoient leurs époux. Dès qu'ils se furent approchés, elles s'avancèrent d'un air soumis, posèrent la main droite sur la tête de leurs maris; puis, la baisèrent après s'être prosternées devant eux. Cette cérémonie faite, elles jetèrent sur nous un premier regard de curiosité, & tout aussitôt nous accablèrent d'injures. Elles ne s'en tinrent pas là, elles nous crachèrent au visage, & nous jetèrent des pierres. Les enfans, à leur exemple, nous pinçoient, nous arracholent les cheveux, ou nous déchiroient à coups d'ongles. Leurs mères cruelles les appeloient tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, & se plaisoient à nous faire tourmenter. Infortunés que nous étions ! épuisés de fatigues, de faim & de soif, nous avions désiré avec impatience le moment de notre arrivée :

pouvions-nous prévoir les nouveaux supplices auxquels nous allions être livrés ?

Cependant nos maîtres firent le partage de leurs esclaves. Dès que le mien eut reçu les caresses de toute sa famille , je lui demandai laquelle des femmes qui l'entouroient étoit sa favorite ; il me l'a fit voir : je m'approchai d'elle pour lui présenter deux poignées de girofle , que son mari m'avoit gardé précieusement pour que je pusse , en lui en offrant l'hommage , m'attirer un accueil plus favorable. Je savois que les Maresses aiment passionnément les odeurs , & celle du girofle par-dessus toutes les autres. Elle reçut mon présent avec une hauteur insultante , & me chassa de sa tente avec mépris. Un instant après , cette femme , la plus méchante de toutes celles que j'aie connues , haïe de toutes ses semblables à cause de la noirceur de son caractère , vint nous commander , aux Sietirs Devoise , Baudré & à moi , qui étions tombés en partage à son mari , de décharger les

chameaux, de nettoyer une espèce de marmite, & d'aller arracher des racines pour faire du feu. Pendant qu'elle étoit venue nous signifier ses volontés, son cher mari s'étoit endormi fort tranquillement sur les genoux d'une de ses concubines.

L'espoir d'obtenir bientôt ma liberté me donnoit le courage nécessaire pour m'aider à supporter les duretés de cette méchante femme. Je partis donc pour aller faire des fagots; mais à mon retour quel fut mon désespoir quand je vis mes deux camarades meurtris de coups, & étendus sur le sable. Ils avoient été ainsi maltraités, parce que leurs forces étant absolument épuisées, ils n'avoient pas pu remplir la tâche qui leur avoit été assignée. Je réveillai mon maître par mes cris redoublés, & quoique je ne parlasse pas encore bien la langue, j'entrepris de lui tenir ce discours. " Nous as-tu  
 „ donc conduits ici pour nous faire égorger  
 „ par ta cruelle femme? Songe à la pro-

„ messe que tu m'as faite ; conduis-moi sans  
 „ différer au Sénégal ou à Maroc : sinon  
 „ je te déclare que , dussé-je périr , je te  
 „ fais enlever , si je ne puis te prendre moi-  
 „ même , tous les bijoux que je t'ai remis ,  
 „ je trouverai facilement un maître qui  
 „ me traitera plus humainement que tu ne  
 „ le fais. „

Ma colère étoit extrême : plusieurs voisins, témoins de mon emportement, s'étoient approchés, ce qui me parut causer beaucoup d'inquiétude à mon maître, qui craignoit que je ne rappelasse le nombre des effets que je lui avois remis. Il vint à moi, me prit par le bras, & me poussa précipitamment dans sa tente, en me recommandant de ne point faire de bruit. Comme il me présentoit une écuelle de lait : „ Porte-là ,  
 „ lui dis-je , à mes camarades, qui expirent  
 „ de besoin. „ Il me répondit qu'il alloit leur en donner ; & qu'il me prioit d'être tranquille. Je lui montrai mes bras écorchés

& tout en sang. « Rappelle-toi , lui dis-je ;  
 » en mon mauvais langage , qu'au moment  
 » de mon naufrage tu t'écrias , en visitant  
 » mes mains , *celles-ci ne sont point accou-*  
 » *tumées à des travaux pénibles ;* & cepen-  
 » dant , tu exiges de moi le travail le plus  
 » dur. Tes semblables éprouvent , dans mon  
 » pays , un traitement bien différent. » Il  
 fut étonné d'apprendre qu'il vint des Maures  
 en France. Nous parlerons de cela une  
 » autre fois , reprit-il ; en attendant ne te  
 » chagrine pas , j'aurai soin de toi comme  
 » de mon propre fils. Je te défends , ajouta-  
 » t-il , en s'adressant à sa femme , d'exiger  
 » de lui le moindre service pénible , comme  
 » jè lui défends à lui de t'obéir. Qu'on fasse  
 » bouillir de l'orge pour ces esclaves. Je ne  
 » tarderai point à venir voir si mes ordres  
 » auront été exécutés. » Dès ce moment la  
 favorite me voua une haine implacable.

Cependant nous approchions de la fin du  
 mois d'Août , sans que je visse faire les moin-

dres préparatifs de voyage. J'avois déjà demandé à Sidy Mahammed ce qu'il attendoit pour me conduire au Sénégal. Il me répondit qu'il cherchoit deux chameaux forts & vigoureux, qui fussent en état de résister aux fatigues du voyage, & que nous partirions dès qu'il se les feroit procurés. Je desirois d'autant plus qu'il ne tardât point, que les nuits commençoient à être très-fraîches ; les rosées fort abondantes venoient nous mouiller derrière les buissons qui nous servoient de retraite : il est vrai que nous trouvions une ressource dans cette même rosée, puisqu'en la ramassant à pleines mains sur nos corps nus, elle servoit à éteindre notre soif, dont la fraîcheur de la nuit ne diminuoit point le feu, & nous préférons cette boisson à celle de notre urine, la seule à laquelle nous étions souvent réduits. Je parlai une seconde fois à mon maître, qui me répondit de manière à me persuader tout ce qu'il voulut. « Penses-tu, me dit-il, que

» par la chaleur excessive qu'il fait, il soit  
 » possible de voyager sans provisions, &  
 » surtout sans eau? Nous aurions beaucoup  
 » de peine à approcher du Sénégal, le fleuve  
 » qui l'environne a inondé toutes les plai-  
 » nes, & nous devons craindre les Arabes  
 » de la Tribu de Targea, qui sont nos  
 » ennemis. Je te parle vrai, ajouta-t-il, nous  
 » serons obligés d'attendre jusqu'au mois  
 » d'Octobre. A cette époque les pluies arro-  
 » seront nos déserts, & nous procureront  
 » des pâturages pour nos chameaux. Il nous  
 » seroit impossible autrement de les faire  
 » subsister pendant un aussi long voyage. »  
 Je sentoïis bien toute la justesse de ce rai-  
 sonnement, & je me résignai à prendre  
 patience.

Les troupeaux affamés ne trouvoient plus  
 de quoi paître; le soir, à leur retour, les  
 brebis & les chèvres ne rapportoient plus que  
 des mammelles presque vides: &, cependant  
 c'étoit leur lait & celui des chameaux qui

devoit servir à la nourriture d'une famille nombreuse. Que l'on juge d'après cela combien notre portion étoit diminuée. En notre qualité de Chrétiens, les chiens mêmes nous étoient préférés, & c'étoit dans leurs écuelles que nous recevions notre ration.

Un jour le gardien des chameaux se récria qu'il étoit honteux pour lui de servir un maître assez foible pour ne pas assujettir ses esclaves à cette fonction. La Mauresse ne manqua pas d'appuyer cette plainte, de manière que son mari, dont j'ai long-temps été la dupe, me persuada encore que pour prévenir le murmure des autres, il falloit que Baudré se chargeât de ce soin, comme étant le plus jeune. Bientôt après je fus également obligé de garder les brebis & les chèvres. Le Sieur Devoise, en raison de son âge & de sa mauvaise santé, étoit exempt de toute fonction de servitude, mais il n'en étoit que plus à plaindre, puisqu'il étoit sans cesse exposé aux mauvais traitemens de ces  
cruels

cruels Arabes, dont je me félicitois d'être éloigné par mon nouvel emploi.

Un soir, comme je me retirois avec mon troupeau, une de mes brebis mit bas son agneau, sur la pente d'un côteau. Je le pris dans mes bras, & j'allai le porter, avec autant de soin que d'empressement, à la favorite de mon maître. Je le lui présentai dès que je l'apperçus, croyant qu'elle le recevrait avec le même plaisir qu'elle avoit toujours témoigné en pareille occasion. Je lui demandai en même temps si elle me donneroit le premier lait de la mère, ainsi qu'il est d'usage parmi eux de le donner à celui qui a le soin de garder les troupeaux. Pour toute réponse, elle me jeta un grand couteau dans les jambes, & me chassa de sa tente avec mépris & en m'accablant d'injures. Son mari, témoin de cette brutalité, vint à moi, & me dit qu'il m'en dédommageroit en me donnant une plus forte portion de lait. J'avois toujours cru à la sincérité de ses promesses,

mais quel fut mon étonnement quand, en passant par derrière sa tente, j'entendis ce fourbe rire avec sa femme du coup qu'elle venoit de me porter. Je fus indigné; mais ma colère fut à son comble le soir, lorsque j'allai chercher le lait qu'il m'avoit promis, de voir la Mauresse en fureur venir me l'arracher des mains pour en donner la moitié à son chien.

Nous approchions de la fin d'Octobre, & il n'étoit pas encore tombé une goutte d'eau. Ma position devenoit plus triste de jour en jour. Je n'avois pour tout vêtement qu'une mauvaise serpillière autour de ma ceinture, j'étois abandonné de la nature entière... Ames sensibles ! transportez-vous un instant dans mon désert, & vous cesserez de croire que l'on puisse verser des larmes de sang. Les plaines, les vallons, tout étoit brûlé; il ne restoit plus rien pour la nourriture de nos bestiaux : la saison étoit fort avancée, nous étions au mois de Décembre, époque

à laquelle les pluies cessent ordinairement jusqu'en Octobre. Depuis trois ans cette faveur du ciel avoit été refusée aux habitans des déserts. Allions-nous par une quatrième année de sécheresse être exposés à la plus affreuse misère, & à une mort inévitable? La désolation étoit universelle, lorsqu'un Arabe des contrées éloignées vint nous annoncer que des pluies abondantes avoient couverts plusieurs cantons. Aussitôt la joie succède à la crainte & à la douleur. Chacun plie sa tente, & tous se mettent en marche pour aller habiter les terres nouvellement arrosées. C'étoit la trentième fois que nous changions de demeure, & que nos fatigues se renouveloient; car ces hordes ne restent guères plus de douze à quinze jours dans le même campement; j'étois toujours chargé de lever & de dresser les tentes, & de charger les bagages. Souvent on m'obligeoit de porter des fardeaux très-pesans pour soulager les chameaux : trop heureux de ce que les

troupeaux suivoient en assez bon ordre, & de n'avoir pas la peine de les rassembler.

Mes camarades d'infortune étoient tellement épuisés, qu'ils ne pouvoient rien faire; il falloit donc que tout l'ouvrage retombât sur moi, & que je partageasse avec eux le surplus de nourriture que je me procurois en m'efforçant de me rendre utile, car on les laissoit manquer de tout.

Nous arrivâmes enfin à ce lieu si désiré; d'où j'espérois bientôt partir pour jouir de ma liberté; mais mon maître, qui jusques-là avoit su joindre le ton le plus persuasif à la plus noire fourberie, cessa de dissimuler; & me fit éprouver la tyrannie la plus affreuse.

Nous étions campés sur un sable si humide, que la seule pression de notre corps faisoit jaillir autour de nous une grande quantité d'eau. Nous nous serions cru très-heureux d'avoir une natte d'osier pour nous coucher, & un gros tapis de laine à longs

poils pour nous couvrir ; mais parmi les Arabes mêmes , il n'y a que ceux qui sont riches qui en fassent usage. Pendant la nuit ce tapis sert à envelopper toute une famille.

« Sidy Mahammed, dis - je à mon maître,  
 „ vois, est - il possible que je résiste long-  
 „ temps en ces lieux ? laisse - moi habiter  
 „ sous ta tente. Je souffre trop du froid  
 „ pendant la nuit, la terre sur laquelle tu  
 „ me fais coucher est trop humide. J'ai fait  
 „ ta fortune ; tu m'avois promis par recon-  
 „ noissance de me traiter comme ton fils,  
 „ & tu m'abandonnes ! Il est vrai, me ré-  
 „ pondit-il, que je t'ai promis mon amitié,  
 „ & je vais en ce moment t'en donner une  
 „ preuve toute particulière. Ta position,  
 „ dis - tu, est triste ; mais elle le fera bien  
 „ plus encore que tu ne penses. Sais-tu quel  
 „ est le sort qui t'est réservé ? le feu & la  
 „ flamme t'attendent pour te tourmenter pen-  
 „ dant toute l'éternité. Connois-tu bien ta  
 „ religion ? » Je pris aussitôt la parole pour

lui en expliquer toute l'excellence. Après m'avoir écouté quelque temps, il se retira en me disant qu'il préféroit une écuellée de lait battu à toutes les absurdités que je lui débitois. Hélas ! il n'y a point de tourmens que ce Prêtre fanatique ne m'ait fait souffrir pour m'obliger à embrasser sa religion.

MM. Devoise & Baudré qui avoient entendu cette conversation ( que j'ai beaucoup abrégée ) me témoignèrent en être fort satisfaits. Ils s'en promettoient quelque adoucissement à leur sort. L'heure de traire les chameaux étant venue, on m'appela pour me donner ma portion & celles de mes camarades. En voyant qu'elles étoient plus fortes qu'à l'ordinaire, je crus qu'en effet ma morale avoit opéré ; mais, en la gouttant, nous reconnûmes que cette augmentation n'étoit que de l'eau de pluie, dont chaque jour on doubla tellement la dose, que bientôt nous n'eûmes plus que de l'eau blanchie, ce qui nous affoiblit à un point incroyable, & nous

réduisit à la dure nécessité de chercher notre nourriture avec les bestiaux. Les plantes sauvages qu'ils fouloient aux pieds, & les limaçons crus furent dès-lors presque notre unique aliment jusqu'au moment de notre délivrance. Cependant il falloit se préparer à de nouvelles fatigues. Je fus chargé d'atteler les chameaux à la charrue, de labourer la terre, de l'ensemencer, & mon maître, non content de m'employer à son propre service, me louoit à d'autres Arabes pour une ration de lait. J'aurois infailliblement succombé, si de temps en temps je n'eusse point dérobé quelques poignées d'orge; & c'est à ce larcin, bien permis je crois, que je dois ma conservation.

« Tu vois, dis-je à mon maître, avec  
 » quelle soumission je travaille à tout. Je  
 » fais des fagots, je bats le beurre, je garde  
 » les troupeaux, j'arrache des racines, je  
 » prépare le poil des chameaux que ta  
 » femme doit filer, je laboure la terre,

„ enfin, tout ce que tu exiges de moi, je  
 „ le fais; je te ferai après t'avoir enrichi,  
 „ & tu ne daignes pas me donner quelques  
 „ haillons pour me couvrir!.....„ D'autres  
 Arabes, plus compâtissans que lui, & tou-  
 jours jaloux de le savoir en possession de  
 mes bijoux, qu'ils estimoient d'un prix  
 infini, lui firent un jour le même reproche,  
 ce qui le détermina à m'appeler un jour,  
 & à me demander en leur présence, si à Mo-  
 gador, qu'ils nomment *Soira*, on donneroit  
 pour chacun de nous une bonne rançon?  
 Je lui dis qu'il seroit content. “ En ce cas,  
 reprit-il, un Marchand Juif doit passer ici  
 „ demain, demande-lui du papier, & je te  
 „ permets d'écrire à ceux de qui tu attends  
 „ des secours. „ En effet, le Marchand Juif(1)  
 passa, & j'écrivis une lettre que j'adressois à

---

(1) Les Juifs nés dans le désert ont à peu près la  
 même manière de vivre que les Arabes, mais ceux qui  
 habitent les villes sont plus rigides observateurs de la  
 loi de Moïse.

Soira au Consul, ou s'il n'y en avoit pas, à celui qui le représentoit. Je le priois d'être touché de nos maux, & d'y apporter le plus prompt remède. Je lui indiquois le meilleur & le plus sûr moyen d'envoyer à notre recherche, & le seul à employer pour nous procurer une prompte délivrance (1). Cette lettre, remise entre les mains de l'Israélite, il me sembloit déjà que j'étois libre : trop flatteuse d'espérance !

Une jeune Mauresse, dont les troupeaux se trouvoient souvent avec les miens, en m'éclairant sur mon erreur, m'apprit à connoître le caractère de Sidy Mahanîmed. « S'il

---

(1) Le Sieur Soret, un de mes commis, Pinjon, Chirurgien du navire les deux amis, Briffiere & Jean, matelots de ce même navire, ont eu à souffrir de la part de ce Prince barbare les traitemens les plus atroces. Tantôt ils étoient battus à coups de bâton, tantôt ils étoient déchirés à coups de poignard. Les tisons ardents & les fers rouges furent plus d'une fois mis en usage pour les tourmenter. Il est possible de retrouver encore à Nantes le Sieur Soret dont les cicatrices attesteront la vérité de ce que j'avance.

„ l'eût osé, me dit-elle, il ne t'auroit pas  
 „ mieux traité qu'il n'a fait tes cana-  
 „ rades, peut-être même t'auroit-il déjà  
 „ conduit à l'écart pour t'égorger, tant il  
 „ lui en coûte peu pour commettre un  
 „ crime; mais il te craint presque autant que  
 „ ses deux frères qui ont pour toi le plus  
 „ vif attachement. S'il t'a promis de te  
 „ donner la liberté, ce n'est que pour t'a-  
 „ muser; il n'osera jamais s'éloigner dans  
 „ la crainte que Moulem Adaram ne le fasse  
 „ arrêter, & ne lui enlève tout ce que tu  
 „ lui as donné, peut-être même la vie. „

Ce Moulem Adaram ( 1 ) étoit fils de  
 l'Empereur. Ayant entendu parler vaguement

---

( 1 ) Si jamais le Gouvernement Français, ou tout  
 autre, étoit instruit qu'un bâtiment se fût perdu dans  
 ces parages, il faudroit que les Agens du dit Gouverne-  
 ment, soit à Mogador soit à Tanger, s'adressassent à un  
 Juif nommé Aaron, qui fait sa résidence à Gouadnum.  
 Ce Juif envoie des émissaires dans les différentes parties  
 de l'Afrique pour y réclamer les naufragés. Cet avis quo  
 l'humanité m'inspire est le meilleur à suivre.

des effets que j'avois apportés avec moi, il se persuada que j'étois un Chrétien fort riche, & en conséquence il fit plus de cent lieues pour venir m'acheter. J'ai cependant été assez heureux pour ne jamais appartenir à ce Prince cruel qui s'étoit révolté contre son père.

Le discours de la jeune Mauresse détruisit en moi tout espoir de jamais revoir ma patrie. Mon ame fut déchirée, je tombai dans le plus grand abattement; & depuis ce jour, j'éprouvai sans cesse de nouveaux sujets de chagrin.

Cependant je ne rencontrais plus dans les champs mes camarades d'infortune. Je regrettois la compagnie du capitaine; je m'étois accoutumé, & je trouvois une espèce de consolation à m'entretenir avec lui de nos peines & de l'espoir de revoir bientôt notre patrie. Un soir que la fraîcheur du temps avoit invité mes chameaux à s'éloigner plus qu'à l'ordinaire, je fus obligé de les suivre

jusques dans un hameau voisin. Dieu ! quel spectacle horrible vint frapper ma vue ! le malheureux Capitaine à peine reconnoissable, excepté par la couleur de son corps, étoit étendu sur le sable. Il avoit dans la bouche une de ses mains, que son extrême foiblesse l'avoit sans doute empêché de dévorer. La faim l'avoit tellement changé qu'il ne présentoit plus à l'œil qu'un cadavre hideux ; tous les traits étoient absolument effacés.

Peu de jours après le second Capitaine, tombé d'épuisement sous un gormier, reste en proie aux attaques d'un serpent monstrueux. Des corbeaux affamés épouvantent par leurs cris l'animal venimeux, & se jettent sur le mourant qu'ils déchirent par morceaux. Quatre sauvages, monstres plus cruels encore que le reptile furieux, témoins de cette scène, laissoient le pauvre malheureux se débattre en vain. Je veux courir vers lui pour tâcher de le sauver, s'il en est encore temps. Les barbares m'arrêtent,

m'insultent & finissent par me dire : « Ce  
» Chrétien va brûler dans les flammes. » Je  
m'éloigne de ce lieu d'horreur, ne sachant  
de quel côté je dois tourner mes pas. Ce  
sont mes chameaux & mes moutons qui me  
conduisent. J'aurois été incapable de les  
ramener vers le bercail. Il est impossible de  
se faire une idée des sensations dont j'étois  
agité. Mes pleurs couloient en abondance,  
& de noirs pressentimens venoient augmen-  
ter ma douleur. En arrivant à la tente, je  
ne savois plus ce que je faisois ; je croyois  
toujours voir dès animaux carnassiers en-  
porter dans les airs les lambeaux de la chair  
de mon infortuné camarade. Mon maître,  
frappé de mon égarement, me demanda  
ce que j'avois, & pourquoi je changeois les  
liens des chameaux. « Vas, lui répondis-je,  
» à quelques pas d'ici, vas & contemple  
» ce que ta cruauté & celle de ta femme  
» font dans le cas de produire. Tu as laissé  
» mourir mon camarade, & parce que sa

„ mauvaise santé ne lui permettoit plus de  
 „ travailler, tu lui as refusé le lait néces-  
 „ faire à sa subsistance. C'étoit précisément  
 „ dans cet état que tu lui devois le plus de  
 „ secours. „ En parlant ainsi, je cachois mes  
 larmes qui n'auroient fait qu'exciter le rire  
 de ces monstres, qui exigèrent de moi d'al-  
 ler chercher la ceinture toute couverte de  
 sang de la malheureuse victime de leur bar-  
 barie. Je fus frappé d'indignation à une pro-  
 position aussi révoltante. La révolution &  
 la fougère que j'avois mangé pour assouvir  
 ma faim me causèrent des vomissemens très-  
 douloureux, suivis d'un épuisement presque  
 total. J'eus cependant assez de force pour  
 me retirer derrière un buisson où je trouvai  
 un autre malheureux. Il me demanda le  
 sujet de mes cris, & si j'avois vu Baudré?  
 Il n'est pas loin, lui répondis-je. Je ne pou-  
 vois ni ne voulois lui en dire davantage,  
 mais la sœur de notre maître, qui venoit  
 lui apporter du lait, s'écria : “ Sais-tu bien

„ que dans ce moment les corbeaux mangent  
 „ les entrailles de Baudré ; il t'en arrivera  
 „ bientôt autant : tu n'es guères bon à autre  
 „ chose. „ Malgré mon extrême foiblesse j'au-  
 rois bien voulu répondre à cette tygroffe,  
 mais par ménagement pour l'état de mon  
 camarade , je pris sur moi de m'y taire ; si  
 j'eusse été le premier à lui parler , j'aurois  
 pu lui adoucir le récit de ce qui s'étoit  
 passé , mais il n'étoit plus temps , j'avois  
 été prévenu , je ne pouvois plus que pleurer  
 avec lui.

Ma santé , qui jusqu'alors s'étoit mieux  
 conservée que je n'avois osé l'espérer , com-  
 mençoit à s'affoiblir. Déjà deux fois toute  
 la peau de mon corps s'étoit renouvelée.  
 Une troisième fois , avec des douleurs inouïes,  
 je sentoís mon corps se couvrir , si je puis  
 me servir de cette expression , d'une écaille  
 semblable à celle des Arabes. Les épines  
 sur lesquelles j'avois marché m'avoient dé-  
 chiré les pieds jusqu'au vif ; je ne pouvois

presque plus me soutenir ; enfin , de gros chiens , que l'on ameutoit sans cesse contre moi , & dont je ne me débarrassois jamais qu'après avoir reçu des morsures cruelles , tout avoit contribué à me mettre hors d'état de garder les chameaux. Pour comble de malheur , vers la fin de Février & de Mars , les chaleurs excessives desséchèrent l'eau que nous avions trouvée dans le canton , & il n'étoit pas tombé une seule goutte de pluie pour arroser les terres que j'avois ensemencées. Nos bestiaux , ne trouvant plus de pâturages , étoient à la veille de périr , lorsqu'enfin les deux Tribus de Labdesseba & des Ouadelims , après en avoir délibéré chacune en son particulier , résolurent d'aller chercher des terres occupées par des mains plus laborieuses.

Les Ouadelims poussèrent leur ravage jusqu'à Gouadnum , à trois cent lieues de l'endroit où nous étions campés. Quelques hordes de Labdesseba , moins vagabondes  
que

que les premières, restèrent en arrière ; & comme elles étoient peu considérables, elles trouvèrent dans quelques cantons plus voisins de quoi faire subsister leurs troupeaux. Ils égorgèrent quelques brebis, & vécurent ainsi jusqu'à la fin du mois suivant, époque à laquelle nous nous mêmes en marche pour sortir des déserts, où la plus affreuse misère menaçoit tous les habitans.

J'étois dans le triste état que je viens de décrire, lorsque le hasard nous fit rencontrer un Arabe, qui menoit à sa suite un esclave Chrétien que je reconnus pour avoir été boulanger de notre navire. Cet Arabe proposa à mon maître de le lui céder à bon marché ; & celui-ci, qui s'inquiétoit fort peu de quelle manière il nous feroit subsister, s'empressâ de donner un chameau pour ce nouvel esclave, qu'il chargea de mon travail ordinaire. J'eus donc le temps de me remettre. Le malheureux boulanger paya bien cher la subsistance qu'il savoit se pro-

curer. . . . Mais n'anticipons point sur les faits.

Après avoir mangé tous les limaçons qui se trouvoient dans notre arrondissement, nous nous nourrissions des brebis que nous trouvions mortes, soit de faim, soit de maladie; & ceci nous fit naître l'idée d'étouffer pendant la nuit quelques jeunes cabrits, persuadés que nos maîtres les jetteroient, leur loi ne leur permettant pas de manger la chair d'aucun animal, à moins qu'il ne fut mort sous le couteau.

Ce petit manège causoit des morts très-fréquentes, & l'on observa que les chevreaux qui étoient le mieux portans le soir, quand on rassembloit les troupeaux, étoient le plus communément ceux qui se trouvoient étouffés le lendemain matin. Nos besoins firent naître des soupçons, & nous fûmes pris sur le fait. Nous en fûmes cependant quittes pour des injures, & la menace, en cas de récidive, d'avoir le col coupé. Cependant,

Il fallut penser à de nouveaux moyens de subsister. Grâce à ma bonne constitution, j'eus bientôt repris des forces, & je fus en état de faire des fagots, dont le débit étoit assuré, car dans ce pays il n'y a point de saison où l'on puisse se passer de feu pendant la nuit, & les femmes qui sont chargées des soins du ménage sont trop paresseuses pour aller elles-mêmes couper du bois. Mon petit commerce me procuroit donc assez de lait pour me nourrir & pour en procurer au pauvre M. Devoise qui étoit fort malade.

Comme je me préparois un matin à aller faire du bois, cet ami, m'adressant la parole d'une voix presque éteinte, me dit : « Toute  
 » illusion cesse : jusqu'à ce moment je m'é-  
 » tois toujours flatté de revoir ma patrie ;  
 » mais je sens que mes forces m'abandon-  
 » nent. Ce soir, oui ce soir mon ami ;  
 » car je puis bien vous donner ce titre  
 » d'après tous vos soins, vous ne trouverez

» plus ici qu'un corps glacé par la mort.  
 » Fuyez , mon cher Briffon , fuyez cet  
 » abominable séjour. Tentez tous les moyens  
 » imaginables pour vous échapper s'il vous  
 » est possible : vous êtes fait pour habiter  
 » des lieux plus fortunés. Si le ciel exauce  
 » mes vœux , au moment où je vais lui  
 » rendre mon ame , il vous rendra à une  
 » épouse & à une famille défolées. Adieu ,  
 » mon ami , les larmes que vous cherchez  
 » à me cacher font encore de nouvelles  
 » preuves de votre attachement. Ecrivez à  
 » mon frère , mandez-lui que mes dernières  
 » paroles font pour lui , & que je meurs  
 » avec les sentimens d'un vrai Chrétien.  
 » Adieu , ma dernière heure est plus pro-  
 » che que je ne le croyois , j'expire. » En  
 effet , il rendit l'ame en ce moment.

Quelques enfans , témoins de ma douleur  
 & de sa cause , en furent porter la nouvelle  
 dans toute la bourgade. La sœur de mon  
 maître accourt & disparoit aufsitôt en écia-

tant de rire, & en disant que c'étoit du lait d'épargné. Quelques voisins, que je crus attendris par mes sanglots, vinrent m'enlever d'auprès de ce corps inanimé. Ils m'offrirent du lait; mais en même temps ils tournoient mon chagrin en ridicule. « Pour-  
 „ quoi, leur disois-je, condamner les lar-  
 „ mes que je donne à mon ami? Je vous  
 „ ai vus dans de pareils cas vous rouler sur  
 „ le sable & sur les pierres; j'ai vu vos  
 „ yeux baignés de larmes. Croyez-vous donc  
 „ que notre ame n'éprouve pas les mêmes  
 „ regrets que la vôtre? détrompez-vous.  
 „ Dans le malheur nous sommes tous frè-  
 „ res & amis. » Je ne pus leur en dire da-  
 vantage. Il me fut même impossible de rester plus long-temps en la présence de ces êtres qui n'avoient que la forme humaine, plus féroces que les animaux les plus redoutables & les plus en horreur.

Quoique je n'eusse connu M. Devoise que depuis notre départ de France, je sus

très-sensible à sa perte. La douceur de son caractère, son humeur toujours égale, l'habitude, peut-être plus encore notre situation, tout avoit contribué à nous lier très-étroitement. Je le regrettai bien vivement, j'allai dans les champs rejoindre le seul camarade qui me restât, & nous nous retirâmes avec les troupeaux, dont la garde devenoit plus pénible de jour en jour, à cause de la rareté des pâturages.

A notre arrivée, on nous ordonna d'enlever le cadavre & de creuser une fosse très-profonde, afin, nous dirent les Arabes, de dérober à leurs enfans la vue de ce Chrétien. Nous lui rendîmes les derniers devoirs avec beaucoup de peine; car, trop foibles pour pouvoir le porter, nous fûmes obligés de le tirer par les pieds pendant près de trois quarts de lieue, & le terrain qui bordoit la fosse que j'avois creusée, ayant manqué sous moi, j'y tombai le premier, & je crus expirer sous le poids du cadavre.

Peu de jours après nous quittâmes ces lieux pour en chercher de plus fertiles. Nous campâmes dans le voisinage de différentes Tribus. J'y rencontrai le nommé Denoux, un de nos matelots qui, ainsi que moi, étoit aussi esclave. Je lui demandai des nouvelles de ses camarades. « Six d'entr'eux, me dit-il, ont été enlevés par le fils de l'Empereur, très-peu de temps après notre naufrage : ils sont repassés en France. M. Taffaro, Chirurgien-Major, est mort des coups de bâton qu'il a reçus sur la tête. Le Sieur Raboin, Sous-Lieutenant, est aussi mort dans des tourmens affreux. D'autres, pour éviter les horreurs de la faim, ont renoncé à leur religion. Pour ce qui est de moi, Monsieur, je ne tarderai guères à rejoindre les premiers : voyez dans quel état je suis. Il n'y a point de mauvais traitemens que je n'endure chaque jour. Hélas ! mon pauvre garçon, lui répondis-je, ne vous abandonnez point à

» votre chagrin. S'il est vrai que six de vos  
 » camarades soient repassés en France, notre  
 » position ne tardera pas à être connue du  
 » Ministre ; ses ordres suivront aussitôt les  
 » premiers mouvemens de son cœur : il  
 » fera faire des recherches , & je ne doute  
 » pas que nous ne voyions bientôt la fin  
 » de nos misères. »

En effet, j'ai su qu'à la première nouvelle de notre naufrage, M. le Maréchal de Castries avoit fait passer les ordres les plus positifs de nous réclamer. Mais le Sieur Mure, Vice-Consul, à qui ces ordres étoient adressés, loin de se conformer aux intentions du Ministre, s'occupoit uniquement à faire sa cour à l'Empereur de Maroc & à ses officiers, qu'il combloit de présens considérables aux dépens de la Cour de France.

Cet Agent auroit pu nous procurer notre liberté en expédiant à Gouadnum un Arabe quelconque, ou un Marchand Juif qui, moyennant cent piastras (500 liv.) auroit

parcouru toutes les parties du désert, & qui, par conséquent, se seroit contenté d'une somme bien plus modique pour ne se rendre que dans le voisinage de Maroc. Dès qu'il auroit été ordonné d'amener les esclaves Chrétiens à Mogador, les Arabes les y auroient conduits de toutes parts pour en recevoir la rançon, dont ils auroient été bien aises d'employer le montant à acheter du froment & de l'orge qu'ils auroient pu trouver en abondance à Sainte-Croix de Barbarie. Mais le Vice-Consul, par sa négligence, prolongea nos malheurs. Les Arabes, nos maîtres, se gardoient bien d'entreprendre un voyage long, pénible & dangereux, sans espoir d'aucun salaire. Le Sieur Mure se contenta donc de répondre au Ministre qu'il se donnoit de grands mouvemens pour nous faire rechercher. La conduite du Sieur Mure est tellement répréhensible que, loin de me regarder comme un vil délateur, je me fais un honneur de le dénoncer à ses maîtres.

Je le dois comme François, & pour le bien de l'humanité.

Quel éloge ne voudrois-je point faire au contraire de MM. Déprat & Cabannes, Négocians à Mogador. C'est à leur amour patriotique que l'on doit le retour de la majeure partie des malheureux naufragés. Le commerce considérable qu'ils font dans l'intérieur des terres les a rendus très-recommandables, tant dans les villes que dans la capitale. Si leurs conseils eussent été suivis, que de fautes & de malheurs n'auroit-on pas prévenu ! Il y a lieu de croire, aujourd'hui que ce soin doit regarder le Consul-Général, qu'il s'empressera de réclamer les infortunés qui se perdront sur cette côte.

Je reviens à ma narration. J'avois toujours présent à l'esprit le discours du matelot, & je ne concevois pas comment, avec les moyens de nous faire réclamer, nous étions ainsi abandonnés. Je réfléchissois sur les causes de cet oubli total, quand en me retirant

derrière mon buisson, je fus fort étonné de voir les chameaux de mon maître qui revenoient sans conducteur. Il étoit déjà tard, qu'il ne paroissoit pas encore. On m'appela pour me donner ma portion de lait, & je ne vis point encore ce pauvre gardien. Je demandai où il pouvoit être? On me répondit froidement, & l'on me chassa. L'air interdit de mon maître & de sa femme me firent craindre pour le Boulanger. Il me tar- doit de voir le jour pour m'informer de son sort. Dès le grand matin un jeune père vint me dire que Sidy Mahammet, qui soupçonnoit le Boulanger de teter le lait des chameaux, étoit allé à sa suite, & que l'ayant pris sur le fait, il l'avoit saisi à la gorge, & l'avoit étranglé. « Prends garde à toi, » ajouta le jeune père, un Chrétien, qui » touche aux mamelles de nos bestiaux, les » profane. Le propriétaire, ou tout autre » Arabe, a le droit de punir de mort celui » qu'il trouve en faute; je t'en prévient.

„ Garde - toi donc de commettre un tel  
„ sacrilège. „

J'eus de la peine à croire une telle infamie. Je cours à la tente , & je demande l'explication de ce que m'avoit dit cet enfant. Un silence général me confirme ce que je viens d'apprendre , & je me livre à toute mon indignation. Chacun accourt. Mais le beau - frère de mon maître est le seul qui manifeste quelques sentimens de compassion.

„ Pourquoi , lui dit-il , ne m'as-tu pas vendu  
„ ces esclaves quand je t'ai proposé de te  
„ les acheter ? Quel plaisir & quel profit  
„ t'es-tu procuré en les faisant tous péric  
„ misérablement ? Pourquoi traiter si inhu-  
„ mainement le seul qui te reste ? Tu con-  
„ viens qu'il mérite des égards ; tu le soup-  
„ çonnes être Roi. Les richesses qu'il t'a  
„ données auroient dû , il me semble , t'en-  
„ gager à avoir de bonnes façons pour lui. „

Ce dernier reproche réveilla la jalousie de tous les témoins. Ils embrassèrent tous unani-

mément ma défense. Mais Sidy Sellem étoit le seul qui parlât par esprit de bienveillance. Les autres ne reprenoient la parole, après lui, que par considération pour son grand âge, & pour ses richesses. C'étoit ce même Sidy Sellem de la Tribu Larroussye, qui nous avoit si bien traités après notre naufrage, & qui m'avoit prédit que je me repentirois un jour d'avoir rejeté la proposition qu'il m'avoit faite de m'acheter.

J'étois donc seul esclave dans cette bourgade. Je n'avois plus personne avec qui je pusse m'entretenir de mes chagrins. Ma position devenoit de plus en plus déplorable ; cependant je pris la résolution de ne plus m'affecter. « Marchons avec confiance au-  
 » devant de tous les dangers, me dis-je à  
 » moi-même. J'ai résisté jusqu'à ce moment  
 » à des fatigues extraordinaires. Ma santé me  
 » permet d'en braver encore de nouvelles ;  
 » supportons-les avec courage, peut-être la  
 » Providence cessera-t-elle bientôt de m'é-  
 » prouver. »

Cette résolution, & la conduite que j'avois tenue avec ceux qui avoient voulu m'humilier m'avoient attiré une certaine considération parmi les Sauvages, de manière que de temps en temps j'habitois le derrière de leurs tentes; je buyois même quelquefois dans leurs vases. Mon maître me laissoit tranquille, & ne me faisoit plus garder les chameaux. Il est vrai qu'il ne me parloit plus de liberté : au reste, j'aurois peu ajouté foi à ce qu'il auroit pu me dire. Sa perfidie m'étoit si connue que je n'avois plus la moindre confiance en lui.

Il falloit néanmoins que je continuasse à faire des fagots pour pourvoir à ma subsistance, mais souvent la soif me jetoit dans des accès de fureur inconcevables. Il faut en avoir connu les tourmens pour se faire une idée des extrémités auxquelles elle peut porter un homme. Je voyois les Arabes qui eux-mêmes étoient désolés. Plusieurs étoient morts de faim & de soif. La saison ne leur

promettoit aucun soulagement. C'étoit la quatrième fois que la sécheresse avoit dévoré les moissons. Cette cruelle position aliéna tellement les esprits des habitans des Tribus différentes, qu'ils se firent la guerre entr'eux. C'étoit à qui enlèveroit le plus de bestiaux pour en faire sécher la chair : le lait manquoit presque entièrement. L'eau étoit encore plus rare, puisqu'on n'en trouve dans presque aucune partie du désert, excepté en s'approchant de la mer, encore est-ce une eau salée, noirâtre & infecte. Cette mauvaise boisson, jointe à ce que l'on ne trouve point de pâturages, tient toujours les Arabes éloignés des côtes. Manquant de toutes provisions, personne n'osoit se mettre en campagne; ce fut dans cette circonstance que je vis tout ce que le besoin peut inspirer à l'homme. Les chameaux que l'on égorgeoit servoient à abreuver ceux des Arabes qui avoient le moins de lait. On conservoit avec un soin tout particulier l'eau qui étoit dé-

posée dans l'estomac de ces animaux ; on la séparoit d'avec le fumier : en la pressant il en sortoit une eau verdâtre avec laquelle on faisoit souvent cuire la viande. Celle que l'on tiroit du corps des chèvres portoit un goût de fenouil d'une odeur assez douce. Le bouillon ne m'en a jamais paru désagréable : celui du chameau est bien moins flatteur au goût. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est que ces animaux, qui ne boivent au plus que deux ou trois fois dans l'année, & qui ne mangent que des plantes exactement desséchées, aient dans l'estomac une quantité prodigieuse d'eau ; le chameau surtout.

La Providence, qui ne m'avoit point encore abandonné, vint encore veiller sur mes jours, que je voulois abrégier en m'exposant aux dangers d'un combat. La vie m'étoit à charge. Dans l'espoir d'en voir terminer le cours, je demandai à mon maître la permission d'aller dans les lieux où païssoient ses troupeaux, & de me joindre aux

habitans

habitans pour les défendre contre les pillards. Mon offre fut acceptée, il me céda sa monture, un pistolet, la seule arme à feu qu'il eût en sa possession, & il se mit en prières pour obtenir du Ciel la conservation de son chameau & la prospérité des armes de ceux de son parti. Je m'avance donc, le pistolet à la main, avec un des parens de mon maître. J'arrive avec mon conducteur au milieu des guerriers, qui n'observoient aucun ordre. Je ne fais s'ils fuient ou s'ils courent les uns sur les autres : je ne voyois qu'un tourbillon d'hommes & de poussière ; je ne concevois point comment ils pouvoient se reconnoître entr'eux. Mon chameau, qui sans doute n'étoit pas accoutumé à ces sortes d'expéditions, ne marchoit que d'un pas lent au feu de l'ennemi. Mon conducteur s'éloigne bientôt, & je le vois tomber mort d'un coup qui lui enlève la cervelle. Mon chameau épouvanté se met à faire des sauts épouvantables, & me jette à dix pas de lui sur un

monceau de sable. Aussitôt un fantassin m'atteint, il me tire un coup de pistolet, me manque, & soudain il tombe à mes pieds. Un autre Arabe vient à moi, le poignard à la main; il est prêt à m'en percer le sein, lorsque par une espèce de miracle, sa main, en s'élevant au-dessus de sa tête, s'engage avec son arme dans le turban qui flotloit sur ses épaules. Je saisis ce moment pour lui porter un coup de la crosse de mon pistolet; en même temps je le pousse rudement, & il tombe sans connoissance. Ce fut le seul usage que je pus tirer de mon arme. Je n'avois point de quoi la recharger, quoiqu'ordinairement on ne se présente pas au combat sans avoir quatre ou cinq coups de munition. Mon pistolet avoit manqué deux fois de faire feu. Ces accidens ne sont pas rates, tant les armes & la poudre sont mauvaises : aussi les batailles des Arabes sont-elles bientôt décidées. Le plus grand mal que se font ces sauvages consiste à se déchirer le

visage avec leurs ongles, & à se porter quelques coups de poignard. Les chameaux généralement accoutumés à ces combats, se mêlent en mugissant dans la foule; ils mordent & dispersent les ennemis plus promptement que ne le pourroient faire des cavaliers armés.

Le combat fini, plusieurs de nos Arabes vinrent à moi en me disant que j'étois bon, bon. Ils étoient persuadés que j'avois tué trois hommes, quoique je n'en eusse blessé qu'un. Cependant je les laissai dans leur erreur, & j'eus soin de décharger mon pistolet pour mettre ma gloire à couvert.

Puisque le sort m'épargne, me dis-je alors; je puis tout tenter. Je formai le projet de m'évader, & d'enlever à mon maître tous les bijoux que je lui avois donnés. Avec ces effets, je me proposois de passer dans une autre Tribu. Voici mon raisonnement. Si quelqu'Arabe me rencontre, il ne demandera pas mieux que de s'éloigner

pour mettre mon butin en sûreté, & je l'engagerai à gagner au plutôt Maroc. Ce projet me paroïssoit excellent. Je ne connoïssois ni le chemin qu'il falloit prendre, ni les dangers qu'il y avoit à courir ; je me hâtai donc de le mettre à exécution. Il réussit au mieux : je cachai le tout dans un trou jusqu'au lendemain, avec l'intention de joindre à ma pacotille quelque couverture bonne ou mauvaise pour me garantir du froid.

Sidy Mahammed ne tarda pas à s'appercevoir que son trésor lui manquoit. Il accourt aussitôt au pied du buisson où j'étois. Prières, menaces, caresses, il met tout en usage pour obtenir de moi la restitution de son bien, & surtout pour me supplier de n'en parler à personne. " Je te jure par Mahomet, par  
 „ tout ce que je respecte le plus, me dit-il,  
 „ que je te ferai incessamment conduire à  
 „ Mogador, je te promets enfin de te ren-  
 „ dre la liberté à la première occasion. Rends-  
 „ moi, je t'en conjure, ce que tu m'avois

„ déjà donné. Si ma femme, qui est prête  
 „ d'accoucher, apprenoit mon malheur, elle  
 „ en seroit trop affectée; elle perdrait son  
 „ enfant, & peut-être la vie. Envisage les  
 „ maux dont tu deviendrois la cause „

Cette observation de Sidy Mahammet n'au-  
 roit peu touché, si je n'eusse réfléchi pendant  
 la nuit qu'il étoit possible que je tombasse  
 entre les mains de quelque misérable, trop  
 pauvre pour entreprendre un long voyage,  
 ou qui, pour mettre son vol en sûreté, n'au-  
 roit infailliblement tué d'un coup de poi-  
 gnard. Je cédat donc aux circonstances, en  
 feignant de me rendre à ses prières. Je con-  
 servai tout l'ascendant que la crainte me don-  
 noit sur lui, & je lui dis que s'il ne tenoit  
 point sa parole, je ne manquerois point de  
 lui enlever une seconde fois tout ce que je  
 lui remettois. Il me renouvela ses sermens,  
 & me promit de me donner exactement à  
 l'avenir une portion de lait soir & matin.  
 Il me tint parole; mais il ne s'éloigna



plus. Il craignoit que ses voisins, avec lesquels j'étois continuellement, & ses parens particulièrement, ne fussent instruits de l'enlèvement que j'avois fait, & qu'une autrefois sa chère cassette ne lui fut ravie pour toujours. J'ai cru qu'alors il désira sincèrement de pouvoir se défaire de moi. Le Ciel lui en fournit enfin l'occasion, si long-temps attendue.

Le hasard conduisit vers le lieu que j'arrosais de mes larmes Sidy Mouhanmet, Shérif de la Tribu de Trargea. Il me voit & me demande qui je suis. On lui fait mon histoire; on lui vante surtout ce que j'avois dit posséder au Sénégal en poudre, fusils, &c. Le Shérif à l'instant m'appelle & me demande quel étoit mon état à l'isle Saint-Louis; je satisfais à ses demandes. Il m'observe de plus près, & s'écrie : Es-tu Brissou ? — Hélas ! oui, c'est moi-même. Aussitôt il s'étonne; vous ne connoissez point ce Chrétien, ajoute-t-il : tout ce qui est au Sénégal

lui appartient. Cet homme avoit présumé que tous les effets des magasins du Roi, qu'il m'avoit vu faire délivrer, étoient ma propriété. Le beau-frère de mon maître, encouragé par ce peu de mots, ne balança pas à m'acheter, moyennant cinq chameaux.

J'ignorois la conclusion de ce marché, lorsqu'un jour je fus frappé tout-à-la-fois de surprise & de joie. Je revenois avec mon maître de faire boire les chameaux ( pour la troisième fois depuis trois mois ) & la Mauresse me commande d'aller reporter dans une tente voisine un seau de cuir qu'on lui avoit prêté. Sidy Sellem, dont j'ai déjà souvent parlé, y étoit ; il m'appela, & me dit que je pouvois me préparer à partir avec lui le lendemain pour Mogador. Je m'étois si souvent flatté de cet espoir, & j'avois tant de fois été trompé dans mon attente, que je ne pouvois point me persuader que ce qu'il me disoit fût vrai, Cependant quelques témoins de ce que me disoit l'Arabe, m'af-

surèrent que ce n'étoit point une fausse nouvelle. Le vieillard lui-même me le protesta de nouveau. Je me jette à ses pieds, je pleure, je sanglote, je ris, je ne fais où j'en suis. Ah ! qu'il faut connoître le prix de la liberté pour sentir, pour se faire une idée de ce que j'éprouvai lorsqu'on m'apprit que mes fers alloient être brisés !

Mon premier patron m'appelle & me dit que je ne suis plus à lui. " Je remplis ma » promesse, ajouta-t-il, tu vas revoir ta » patrie. » J'oubliai dans ce moment tout ressentiment quelconque pour me livrer à toute ma joie. Elle me parut redoubler lorsque j'appris que j'aurois un compagnon de voyage. " Nous allons le rejoindre à quelques » pas d'ici, me dit-il. » J'étois bien loin de penser que ce fut le malheureux boulanger. Je lui demandai, en le voyant, par quel miracle il étoit ressuscité ? " Hélas ! me répon- » dit-il, je ne fais point comment je ne suis » pas mort. Sidy Mahammet me surprit un

» jour à teter la femelle d'un chameau ; il  
» courut sur moi, me porta plusieurs  
» coups, & me ferra si fort la gorge, que  
» je tombai presque sans vie à ses pieds.  
» Je fus très-étonné, quand je revins de  
» mon évanouissement, de me trouver  
» seul. J'avois le col tout en sang ; vous  
» pouvez encore voir la marque de ses on-  
» gles. Je me traînai de mon mieux dans  
» l'antre d'un rocher. L'écho me répéta plu-  
» sieurs fois la voix de mon barbare maître,  
» qui étoit revenu sur ses pas pour me cher-  
» cher, ou au moins pour voir ce que j'é-  
» tois devenu. Ne m'ayant point retrouvé  
» sur la place, où il m'avoit laissé expirant,  
» il m'appela de tous côtés ; mais je ne  
» voulus jamais répondre. Je m'étois promis  
» ou de mourir de faim, ou de gagner le  
» bord de la mer, dans l'espérance d'y voir  
» quelque navire. J'y arrivai en effet, après  
» dix jours de marche, n'ayant eu pour  
» toute nourriture que des limaçons, & pour

» toute boisson que mon urine. La vue d'un,  
» petit chasse-marée, qui étoit mouillé assez  
» près de terre, redoubla mes forces. Je cou-  
» rus précipitamment sur le rivage pour tâ-  
» cher de me faire reconnoître par des signes,  
» & d'engager le Capitaine à m'envoyer une  
» chaloupe. Mais à peine eus-je fait quel-  
» ques pas entre les rochers qui bordent la  
» mer, que je fus saisi par deux jeunes  
» Arabes (1), qui m'entraînèrent à quelque  
» distance du bord de la mer. La frayeur  
» de me voir entre leurs mains, le chagrin  
» d'avoir échoué dans mon entreprise, &  
» la faim surtout m'avoient réduit à une  
» telle extrémité, que je serois infailliblement  
» mort, s'ils ne m'eussent pas donné les plus  
» prompts secours. Ils prirent de moi le plus

---

(1) Les Arabes qui se tiennent le long de la côte ne vivent que de leur pêche. Ils sont on ne peut pas plus pauvres : mais d'un caractère bien moins féroce que ceux qui habitent l'intérieur des terres ; aussi ces derniers les méprisent-ils souverainement.

» grand foin ; & depuis ce jour , je les ai  
» eus pour maîtres. J'ai été chargé de la  
» garde de leurs chèvres , car ils n'ont point  
» d'autres troupeaux , ni d'autre existence  
» que celle qu'ils se procurent par la pêche.  
» Ils m'ont paru d'un caractère bien plus  
» doux que les Arabes qui habitent dans  
» l'intérieur des terres ; ils sont plus labo-  
» rieux. Il y a plus de quinze jours qu'ils  
» m'ont annoncé qu'ils alloient me conduire  
» au Sultan ; & s'ils m'ont amené ici , je  
» dois croire qu'ils étoient convenus de ce  
» rendez-vous avec votre maître , après lui  
» avoir fait savoir qu'ils m'avoient arrêté.  
» J'aurois bien désiré, Monsieur, ajouta-t-il,  
» que vous eussiez été avec moi ; très-assu-  
» rément vous auriez été moins malheu-  
» reux , car je n'ai point eu à me plaindre  
» de ces gens. Ils m'ont beaucoup parlé de  
» vous ; il paroît que vous êtes fort connu  
» parmi eux ( 1 ). Mais enfin , nous voici

---

( 1 ) Les bijoux que j'avois remis à Sidy Mahammet

» réunis; que va-t-on faire de nous? est-il  
 » vrai que l'on va nous conduire au Sultan  
 » de Maroc? »

Après avoir écouté l'histoire du Boulanger,  
 je répondis à sa demande : qu'en effet, nous  
 allions partir pour Maroc; mais que nous  
 avions une bien longue route à faire. « Nous  
 » aurons beaucoup à souffrir, lui dis-je,  
 » s'il faut que nous suivions le pas des cha-  
 » meaux : j'ignore d'ailleurs comment nous  
 » pourrions subsister, car nous n'avons point  
 » de femelles de chameau, & par consé-  
 » quent point de lait. Je crains bien que  
 » nous ne soyons obligés d'aller demander  
 » l'hospitalité de bourgade en bourgade,  
 » ce qui prolongeroit encore notre route. »

Le lendemain les habitans de la Tribu  
 de Trargea, s'étant rassemblés autour de Sidy

---

m'avoient fait une telle réputation dans toutes ces  
 hordes, que les voyageurs Arabes, qui passaient dans  
 nos contrées, demandoient à mes compagnons d'infor-  
 tune, quand ils me rencontroient : *es Briffon?*

Sellem , firent une longue prière , après laquelle on lui fit apporter , ainsi qu'à nous , une marmite pleine de bouillie , faite avec de la farine d'une graine sauvage , dont je crois avoir déjà parlé. On joignit à ce plat une forte dose de lait & les souhaits d'un bon voyage.

Sidy Mahamet me fit aussi les adieux les plus touchans. " Adieu , Briffon , me dit-il , tu vas entreprendre un voyage bien long & bien pénible. Tu reconnoîtras combien j'avois de raisons pour craindre de m'y exposer. Je souhaite qu'il ne t'arrive rien de fâcheux ; & que ton voyage par mer soit plus heureux que le dernier. Adieu , n'oublie pas d'envoyer à ma femme du drap écarlate. Tu en chargeras Sidy Sellem. Adieu , moi ami Briffon. „ Les larmes qui accompagnèrent ces dernières paroles m'en auroient imposé si je n'eusse pas su jusqu'où cet homme favoit pousser l'art de se contrefaire. Cependant le plaisir

de m'éloigner de lui fit que je lui témoignai de la reconnaissance. Je m'engageai même à lui envoyer ce qu'il m'avoit demandé pour la Mauresse. Il m'aida à monter sur un grand chameau qui nous étoit destiné, à moi & au Boulanger, mais que nous fûmes contrains d'abandonner quelques jours après, & nous ne fûmes point les seuls. Ces animaux, ne trouvant point de pâturages, n'étoient point en état de continuer leur marche : d'ailleurs les chameaux de cette contrée ne peuvent point résister à la fatigue. D'un autre côté, comme ils n'étoient point sellés, nous ne pûmes point nous en servir long-temps. Nous fûmes donc obligés de marcher à pied pendant le reste du voyage. Que je souffris quand le sable pénéroit dans les plaies que j'avois aux pieds, & quand les épines les renouveloient sans cesse ! Souvent je tombois sans espoir de me relever. Cependant il falloit encore aller de droite & de gauche pour rassembler les

chameaux qui restoient en arriere : souvent il falloit faire des marches forcées pour éviter les hordes dont nous avions à craindre la poursuite.

Un jour, hélas ! que le souvenir de ce cruel jour sera long-temps gravé dans ma mémoire ! nous trouvons un vallon, que les pluies nouvellement tombées avoient couvert de verdure. Mon maître s'y arrête pour laisser paître ses chameaux affamés. Il monte jusqu'au haut d'une haute montagne qui bordoit le vallon. Il s'assoit pendant quelque temps pour regarder manger sa monture & les autres chameaux qu'il conduisoit à la ville pour les y vendre. Je passe auprès de lui pour arriver au sommet de la montagne, croyant que c'étoit le chemin que nous devions suivre. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que le vieillard me laisse continuer ma marche, & que je vois un sentier battu. Cependant, arrivé sur la cime, je vais à quelques pas

du sentier pour secouer ma longue barbe ,  
 qui sans cesse se remplissoit de vermine ,  
 malgré tous mes soins. Il y avoit près d'une  
 heure que j'étois tappi derrière un buisson ,  
 sans voir paroître aucun de nos voyageurs.  
 Je reviens alors sur le bord de la montagne.  
 Dieu ! quelle est ma frayeur quand je n'apper-  
 çois plus personne. Où sont-ils ? par où ont-ils  
 passé ? quel chemin prendre ?... Comme les  
 hordes qui campent par fois dans ces environs  
 y viennent faire pâture leurs troupeaux , une  
 infinité de chemins différens y aboutissent.  
 Je n'imagine d'abord d'autre moyen que  
 d'appeler à diverses reprises Sidy Sellem.  
 Enfin , je découvre de loin quatre à cinq  
 Arabes qui s'avancent vers moi ; je cours à  
 eux , croyant qu'ils sont de notre suite.  
 Bientôt je reconnois mon erreur ; un grand  
 chien & le plus vigoureux de ces barbares  
 m'atteignent au même instant. L'Arabe me  
 renverse d'un coup du dos de la lame de  
 son sabre qu'il me porte sur la tête. Les autres  
 arrivent

arrivent , m'entraînent dans l'autre des rochers qui leur sert d'asile , & m'y préparent le sort le plus affreux.

Voilà donc l'espoir de recouvrer ma liberté , perdu à jamais. Mon esclavage va devenir plus dur qu'il ne l'a jamais été ! J'étois absorbé dans mes réflexions lorsque ces assassins gagnèrent une pente , qui conduisoit au lieu où ils cherchoient à me dérober à la vue de leurs camarades. Tout-à-coup , dans un vallon qui entouroit les montagnes , j'apperçois nos troupeaux & notre petite caravane au nombre de vingt personnes. J'échappe heureusement à mes brigands , & je trouve assez de forces pour aller me réfugier auprès de mon vieillard. Les vagabons épouvantés prirent la suite.

Mon maître m'e fit de sévères réprimandes , il me recommanda de ne jamais plus m'écarter de lui. Je me plaignois à mon tour de ce qu'il ne m'avoit pas prévenu que le sentier que je suivois n'étoit point

celui qu'il devoit prendre lui-même, ainsi qu'il sembloit me l'indiquer; enfin, de ce qu'il s'étoit éloigné sans m'appeler, & de ce qu'il n'avoit point envoyé à ma recherche. Il me répondit qu'il ne m'avoit point arrêté dans le sentier, parce que son intention étoit de le suivre aussi; mais qu'il avoit été obligé de suivre les chameaux qui parcouroient le vallon pour y manger des herbes vertes, dont ils avoient été long-temps privés. „ J'é-  
 „ tois au moment de te rejoindre, ajouta-  
 „ t-il, lorsque le son de ta voix m'a averti  
 „ de ton danger & de celui où je pouvois  
 „ me trouver moi-même. Mais je n'osai ni  
 „ exposer mes chameaux, ni hasarder ma vie  
 „ pour sauver la tienne; au reste, nous n'a-  
 „ vons point de temps à perdre, éloignons-  
 „ nous au plus vite d'un lieu où je ne suis pas  
 „ plus en sûreté que toi. „ En effet, pendant plus de six heures nous doublâmes le pas & nous fîmes une fausse marche pour tromper ceux qui auroient voulu nous recher-

cher. Nous ne mangeâmes que le lendemain du jour suivant, encore ne fut-ce que le soir; de manière que dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures, je ne pris que quelques poignées de chicorée sauvage que j'avois cueillie dans le fatal vallon.

Dès la pointe du jour nous nous mîmes en campagne : nous passâmes des montagnes, & nous traversâmes des plaines remplies de cailloux calcinés qui ressembloient assez au charbon de nos forges. Au-dessus de ces cailloux s'élevoit de distance en distance une terre blanchâtre sur laquelle on voyoit de gros corps d'arbres croisés les uns sur les autres, dont les racines étoient renversées. Ils étoient entièrement dépouillés de leur écorce, les branches, cassantes comme le verre, étoient tordues comme des cordes. Le bois d'une couleur jaune ressembloit à du bois de reglisse, enfin, l'intérieur des arbres étoit rempli d'une poudre fort rude au toucher. Tout ceci m'annonçoit

une révolution extraordinaire. Je fus curieux de savoir si ces corps ne portoient point un goût de soufre ; mais le bois , les cailloux , la poussière renfermée dans le sein des arbres n'avoient ni goût ni odeur.

Plus loin , nous trouvâmes des montagnes d'une hauteur prodigieuse , qui sembloient s'être amoncelées les unes sur les autres. Les rochers qui s'en étoient détachés avoient formé , par leur chute , autant de précipices. D'autres suspendus en l'air menaçoient d'écrâser le voyageur ; d'autres encore , en se heurtant les uns contre les autres , & en recevant dans leur choc des terres argilleuses , qui s'ébouleut sans cesse , formoient des voûtes épouvantables. Les vallons circonvoisins étoient remplis de rochers qui paroissent s'élever les uns sur les autres pour produire de nouvelles masses non moins formidables. Enfin , on voyoit une longue suite de montagnes , dont à chaque instant il se détachoit des morceaux d'une grosseur

monstrueuse, qui étoient réduits en poussière, avant que d'arriver jusqu'à terre.

D'un autre côté sortoient deux sources : l'une traîne dans son cours un limon noirâtre qui exhale une odeur sulfureuse. L'autre, séparée de la première par une petite langue de sable de douze à quinze pas de largeur, est plus claire que le crystal. Le goût de ses eaux est assez agréable ; le fond du lit est rempli de petits cailloux de couleurs différentes, qui présentent à la vue un coup-d'œil charmant.

C'est en ce même lieu que j'ai observé une singularité que je soumets aux lumières de mes Lecteurs. Dans un fond, qui me parut d'abord être fort rétréci par la quantité des montagnes qui l'entourent, à travers des voûtes menaçantes, formées par la chute de différens rochers entassés les uns sur les autres, je découvris une plage immense qui m'étonna par les variétés qu'elle offroit à la vue. D'abord ce vallon présente de loin un

terrain humide & fillonné , comme si des ruisseaux y eussent autrefois serpenté : le bord de ces fillons étoit recouvert de plusieurs couches , & d'une forte épaisseur de glaçons nitreux. Les rochers qui servoient d'enceinte étoient comme lambrissés de même , & ressembloient assez à des cascades. De grosses racines rougeâtres & des branches garnies de feuilles , semblables à celles du laurier , rampoient à travers les différentes crevasses. Plus loin , en avançant vers l'Ouest , on voyoit des pyramides de gros cailloux aussi blancs que l'albâtre , amoncelés les uns sur les autres , qui sembloient annoncer le bord d'un rivage , & à travers lesquels s'élevoient de hauts dattiers , dont le corps étoit enveloppé jusqu'au sommet. Les palmes couchées sur ces amas de pierres annonçoient par leur étendue & leur couleur combien ils étoient antiques. D'autres , renversés çà & là & entièrement dépouillés de leur écorce , offroient le spectacle le plus triste.

Je fendis avec mes ongles une de ces palmes, & j'en portai un morceau à ma bouche; elle avoit un goût à la fois amer & salé, mais elle étoit sans odeur. Celles qui étoient renversées tomboient par lambeaux dès que je voulois y toucher, & les filamens qui restoient sous l'écorce étoient recouverts d'une poudre salineuse aussi brillante que le crystal. Les racines qui pendoient le long des rochers étoient gluantes, & l'écorce s'en détachoit au moindre toucher. J'arrachai plusieurs branches de laurier sauvage, il en sortit aussitôt des gouttes blanches, dont une, qui m'étoit tombée sur la main, me causa une cuisson très-vive & une tache noire qui emporta la peau. Je n'osai point m'exposer à la goûter. En un mot, les cailloux, les couches nitreuses, les dattiers renversés, d'autres enveloppés jusqu'à leur couronnement, la plage immense tapissée d'un sel extrêmement fin, les terres coupées, hâchées, qui paroissoient avoir été retournées

par des torrens , ces montagnes déchirées ,  
 si j'ose le dire , tout sembloit m'annoncer  
 qu'autrefois l'écume de la mer s'étoit portée  
 en ces lieux. Je demandai à Sidy Sellem si  
 nous en étions bien éloignés , & si jamais  
 il avoit passé dans cet endroit ? Il me répon-  
 dit que nous étions peut-être les premiers  
 hommes du monde qui y eussent abordé ,  
 qu'il cherchoit la mer qui devoit être devant  
 nous pour s'orienter vers les lieux où l'on  
 lui avoit dit qu'il trouveroit des camps  
 d'Arabes , parmi lesquels il avoit des amis  
 qui avoient fait avec lui le voyage de la  
 Mecque. « Sois tranquille , ajouta-t-il , le  
 » soleil est mon guide , il me conduira où  
 » je veux aller. Tu peux suivre sans rien  
 » craindre le pas des chameaux. » En effet ,  
 il me sembloit que je marchois avec plus  
 de facilité ; mais je ne tardai pas à ressentir  
 des douleurs cruelles , quand mes pieds ,  
 tout déchirés , se remplirent de poussière sali-  
 neuse. Quel fut mon étonnement quand ,

après deux jours de marche, je me vis sur le bord de la mer, & que je l'apperçus sous mes pieds rouler ses flots écumans dans un précipice épouvantable ! Vers la partie de l'Est, où je me trouvois, son cours étoit limité par des rochers immenses. En considérant cette élévation, je ne pouvois me persuader que jamais cet élément eût pu porter ses flots à une telle hauteur. Ces rochers, me disois-je, lui auroient-ils donc servi de lit ? Je me perdois dans mes conjectures . . . . . D'ailleurs, je me suis annoncé pour rapporter des faits, il ne me conviendrait point de vouloir faire des dissertations savantes.

A quelques journées plus loin, toujours en avançant vers Maroc, nous trouvâmes d'autres montagnes non moins élevées que les premières, couvertes de cailloux de couleur rose, citron, violette, verte, &c., & j'apperçus à une grande distance de vastes forêts. Je n'en avois point encore vu depuis treize mois que j'errois dans les déserts. Je

fus étonné de voir des corps d'arbres sortir du centre des rochers, & paroître suspendus comme des fruits. Je vis aussi avec surprise des chevreuils courir les uns après les autres sur ces mêmes arbres, franchir des rochers escarpés, & s'échapper avec une vitesse incroyable, dès qu'ils appercevoient quelqu'un. Aussitôt que l'un d'eux prend la fuite, tous les autres le suivent. Je remarquai qu'entre plusieurs autres arbres, celui dont la feuille ressemble à celle du gommier, ou de notre persil, étoit le seul dans toutes les contrées, où j'en ai vu de différentes espèces, qui eût souffert du feu du Ciel, la foudre avoit respecté tous les autres.

Nous parcourûmes ces forêts pendant trois jours. Nous y passâmes quatre nuits, & cependant je n'y ai jamais entendu aucun des animaux féroces dont les déserts d'Afrique sont peuplés. Il faut qu'ils habitent la partie la plus reculée de l'Est; mais comment peuvent-ils y trouver de l'eau?

Plus nous avancions, plus ma misère diminuoit. Nous trouvions assez fréquemment des champs d'orge à la veille d'être moissonnés. Je m'asseyois & j'en mangeois avec un plaisir que j'aurois beaucoup de peine à exprimer. L'eau commençoit à ne plus être si rare. D'un autre côté, nous tombions souvent dans des bourgades où nous étions bien reçus. Dans d'autres, où nous aurions pu être exposés, Sidy Sellem qui avoit fait le voyage de la Mecque, étoit respecté. Cependant les Arabes de la Tribu Telkoennes passèrent par-dessus toute considération.

Après lui avoir rendu, comme étranger, tous les honneurs d'usage, on lui fit apporter à l'heure accoutumée de la farine d'orge & du lait. Il me donna le reste de son souper, que j'allai manger à l'écart avec le boulanger mon nouveau camarade; car, surtout en voyage, un Chrétien ne doit ni boire, ni manger, ni encore moins dormir auprès de son maître. Mon repas fini, je creusai le

fable, afin de pouvoir me mettre à l'abri du froid. Pour empêcher que le sable ne m'entrât dans les yeux, je me couvris la tête de la serpillière que je portois autour de ma ceinture : mais à peine commençois-je à fermer les yeux, que j'entendis le bruit de deux coups de fusil que l'on venoit de tirer auprès de moi, & aussitôt je me sentis faisi par le corps. J'écartai promptement l'espèce de couverture que je m'étois faite, & qui brûloit. Un de ceux qui me tenoit me demanda si l'on m'avoit blessé. Je jugeai bien que le feu, attaché à mon linge, provenoit de la bourre d'un fusil... « Non, lui », répondis-je : mais que vous ai-je fait pour », me traiter de la sorte ? Sir, (1) ajouta-t-il, suis-nous. », Mon maître, qui avoit été réveillé par le bruit de l'arme, accourt

---

(1) Le langage que l'on parle dans le désert diffère beaucoup de celui de la capitale. Sidy-Sellem, qui étoit un savant, fut obligé de se répéter plusieurs fois pour pouvoir se faire entendre de l'Essendy, qui l'interrogeoit en présence de l'Empereur.

vers l'endroit où il avoit entendu ma voix. Il se plaint de ce que l'on en usoit ainsi avec un de ses esclaves, & de ce que l'on violoit les droits de l'hospitalité envers un homme tel que lui. L'Arabe montagnard, reprenant la parole, lui dit, d'un ton arrogant, que pendant la nuit il veilloit à la garde de son troupeau, qu'il ignoroit que je fusse de sa suite ; & qu'ayant vu un homme se cacher dans le sable, il l'avoit pris pour un de ces coureurs qui, pendant la nuit, viennent enlever les jeunes chevreaux. Sidy Sellem feignit de le croire, loua son zèle, & me retira d'entre ses mains. Dès qu'il crut que tout étoit tranquille dans la bourgade, il s'éloigna d'un lieu où il craignoit tout autant pour lui-même que pour moi.

Ces Arabes, de la Tribu Telkoennes, sont les plus mal constitués que j'aie vu dans le désert. Ils vivent au milieu des montagnes de sable, formées par les vents. On diroit qu'ils cherchent à se dérober à la lumière

du jour, tant il est difficile de pénétrer dans leurs retraites, ou d'en sortir. Les plaines qui les avoisinent sont remplies de serpens énormes. Trois fois j'ai été témoin de la frayeur qu'ils inspirent aux chameaux ; & ces animaux, en prenant l'épouvante, s'enfuyoient & nous obligeoient, moi & le boulanger, à faire de longues courses avant que de pouvoir les rassembler.

Enfin, nous approchions de la fameuse ville de Gouadnum, dont j'avois entendu parler depuis si long-temps. Ce fut à travers les antres des rochers que je vis dans le lointain une ville bâtie sur une élévation, dont les alentours annonçoient des fortifications formidables. De plus près, je ne vis plus que des murailles de terre, toutes délabrées. On appercevoit quelques habitans qui se montroient à travers de petites lucarnes. Ils sembloient méditer quelque mauvaise action. Le chef du bourg, instruit que Sidy Sellem étoit à la tête de cette petite caravane,

vint au-devant de lui, suivi de quatre esclaves nègres. Ils portoient sur leur tête un paillason de dattes, dont leur maître venoit lui présenter l'hommage. « Est-ce Gouadnum » que je vois, lui demandai-je ? Non, me » répondit-il, c'est le fort Labat. La ville » est plus loin; tu peux la découvrir. » En effet, nous y arrivâmes deux heures après.

Cette ville, tant désirée, est le refuge de tous les rebelles les plus déterminés des différentes Tribus. Elle est divisée en deux parties. La partie basse étoit commandée par Sidy Adalla. Il y avoit un gouverneur pour la partie haute, placée sur une monticule, & qui ressemble assez au fort Labat. Presque toutes les maisons sont construites de la même manière. Quatre grandes murailles embrassent un espace immense de terrain. Tous ceux du même parti construisent une maison qui ne reçoit de jour que par la porte & par le haut, qui reste ouvert. Les quatre murs qui entourent ce logis sont

fort élevés. Il n'y a qu'une seule porte dans toute la circonférence ; elle est gardée par de gros chiens. Chaque particulier a aussi un chien pour sa propre sûreté ; & sans cette précaution , quoique renfermé dans l'enceinte , il ne seroit pas à l'abri d'être volé par un de ses voisins , plus hardi ou plus adroit que lui.

Je n'ai pas pu concilier cette méfiance générale avec le commerce considérable qui se fait dans cette ville. J'y ai vu deux marchés , qui certainement ne le cédoient en rien à de belles foires des provinces de France. Quoiqu'il ne laisse pas d'y circuler des espèces , je crois que l'échange des différentes marchandises en est l'objet principal. On y trouve des laines superbes en grande quantité , & surtout des étoffes de laine , moitié blanche , moitié cramoisie , qui servent pour l'habillement. Les courtiers qui viennent les acheter , pour les revendre dans l'intérieur des terres , donnent en retour des chameaux.

chameaux. Leur bénéfice ordinaire est de quatre cent pour cent, & sur ces articles ils gagnent bien moins que sur le froment, l'orge, les dattes, les chevaux, les moutons, les chèvres, les bœufs, les ânesses, le tabac, la poudre à canon, les peignes, les petits miroirs, & d'autres clinquailles qui ne s'exportent pas au loin. La consommation s'en fait dans diverses petites villes de la contrée, où le marché se tient à certains jours fixés.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il n'y a guères que les Juifs qui fassent le commerce. Ils sont cependant exposés aux affronts les plus outrageans. Un Arabe arraché le pain ( 1 ) de la main d'un Israé-

---

( 1 ) Ce n'est qu'à Gouadnum que j'ai commencé à voir du pain. Soit que la brique & la pierre soient rares, soit que l'usage de carreler les fours ne soit point encore pratiqué, on fait rougir des petits cailloux sur lesquels on cuit la pâte. Le pain est assez bon. Celui que l'Empereur faisoit fournir au Consul, m'a paru cuit différemment, sans que je puisse dire de quelle manière. Je l'ai trouvé plus agréable au goût.

lite ; entre chez lui , se fait donner une poignée de tabac , souvent le frappe , ne le traite jamais qu'avec insolence , & le pauvre Juif souffre tout avec patience. Il est vrai qu'il se dédommage à sa manière par l'adresse avec laquelle il tire parti de ses marchandises , & par l'astuce avec laquelle il trompe l'Arabe : en général ces derniers n'ont pas la moindre intelligence.

Les deux chefs qui commandent à Gouadnum n'ont de supériorité que celle que leur donne la fortune , ils no'nt point d'autre prépondérance.

Je rencontraï dans cette ville un Maure , qui s'étoit trouvé sur le bord de la mer à l'instant de notre naufrage. Je lui dois de la reconnoissance , car il m'a bien traité. Sa belle-sœur Paphye m'a paru prendre le plus vif intérêt à mon sort. Pendant huit jours , que je restai à Gouadnum , elle m'employa à moudre de l'orge. Elle me nourrit bien ; & je puis dire qu'elle avoit pour moi des

soins & des attentions sans nombre. Elle auroit même voulu que je demeurasse avec elle : mais rien n'approche des secours généreux que j'ai reçus du Juif Aaron & de ses femmes, nonobstant l'ingratitude qu'ils eussent éprouvés de la part de plusieurs esclaves Chrétiens.

Je quittai Gouadnum après m'y être reposé huit jours. Je ne trouvai plus jusqu'à Mogador que des bourgs ou des châteaux, perchés pour la plupart sur de très-hautes montagnes. De loin on les auroit pris pour de superbes demeures, mais de près on ne voyoit que les mêmes formes. Nous n'étions plus aussi bien nourris. Plus nous approchions de la ville, & moins nous trouvions d'hospitalité. Il est à croire que les habitans craignent l'affluence des voyageurs étrangers.

Il y avoit soixante - six jours que nous étions en marche ; mes forces étoient épuisées, mes jambes étoient gonflées, & mes

pieds presqu'en suppuration ( 1 ). J'aurois  
 infailliblement succombé, si, pour me rani-  
 mer, mon maître ne m'eût pas dit d'un  
 moment à l'autre : " Tiens, voilà la mer,  
 „ vois-tu les navires ; bon courage, nous  
 „ allons arriver. „ L'espérance me soutenoit,  
 & au moment où je ne m'y attendois pres-  
 que plus, j'apperçus enfin l'élément dont  
 j'avois tant eu à me plaindre, & qui devoit  
 être encore l'arbitre de mon sort. Sidy  
 Sellem voulut sans doute jouir de ma sur-  
 prise. En sortant d'un labyrinthe de genets,  
 nous arrivâmes sur le sommet de quelques  
 monticules de sable. . . . Oh ! vous qui lisez  
 cette histoire, trop véritable, vous ne pour-  
 rez jamais vous faire une idée de la joie  
 que je ressentis au moment où je vis flotter  
 le pavillon Français, & celui de plusieurs

---

( 1 ) Il m'étoit entré dans le pied une épine de  
 gommier, que je n'ai jamais pu en retirer qu'elle ne  
 fût entièrement pourrie.

autres nations voltiger sur la poupe des différens navires mouillés dans la rade de Mogador, que je ne connoissois encore que sous le nom de Solra. “ Eh bien ! Briffon, „ me dit mon maître ; eh bien ! parles-tu ? „ Es-tu content ? vois-tu des vaisseaux ? en „ manque-t-il de Français ? Je t’ai promis „ de te conduire au Consul, tu vois que j’ai „ tenu ma parole : mais quoi ? tu ne me dis „ rien ! „ Hélas ! que pouvois-je répondre ? mes larmes ne pouvoient se livrer un passage, il m’étoit impossible d’articuler le moindre son. Je regardois la mer, les pavillons, les navires, la ville, je croyois que tout cela n’étoit qu’une illusion. Le malheureux Boulanger, non moins épuisé & tout aussi étonné que moi, mêle ses sanglots aux miens. Mes larmes inondent les mains du généreux vieillard qui me fait jouir d’une surprise aussi agréable.

Enfin, nous arrivons à la ville, mais je n’étois pas sans inquiétude. Je craignois d’y

être retenu esclave. J'avois su , avant de quitter la France , que l'Empereur avoit maltraité M. de Chénier , chargé des affaires , & que celui-ci s'en étoit plaint à sa cour. Je ne savois pas si la France l'avoit écouté : j'ignorois si elle avoit envoyé un nouveau Consul ; dans tous les cas il m'étoit bien permis de craindre. Je ne tardai point à être tranquillisé. En entrant dans la ville , je rencontrai deux Européens. « Qui que vous » foyez , leur dis-je , voyez ma misère , & daignez me secourir. Consolez-moi , rassurez-moi. Où suis-je ? quel est votre pays ? dans quel mois sommes-nous ? quel jour avons-nous ? » Je m'adressois à deux Bordelois , qui , après m'avoir considéré , allèrent prévenir MM. Duprat & Cabannes , qui s'étoient fait un devoir de soulager les malheureux qu'un destin contraire avoit jetés sur ces rivages. Ils vinrent au-devant de moi , & sans être rebutés par mon extérieur révoltant , ils me ferrèrent dans leurs bras en

versant des larmes, que la joie de secourir un infortuné leur faisoit répandre. « Tous », vos malheurs sont finis, Monsieur, me », dirent-ils : venez avec nous, nous allons », travailler à vous les faire oublier. » Ils m'emmenèrent en effet aussitôt, après avoir engagé mon maître à nous suivre, & à être fort tranquille sur les arrangemens que je pouvois avoir pris avec lui. Je priai ces Messieurs de me permettre de conduire avec moi, non-seulement Sidy Sellem, mais encore son fils. Leur maison devint comme la mienne. Soins, attentions, amitiés, tout me fut prodigué sans affectation. Ils m'habillèrent de pied en cap de leurs propres habits, en attendant que j'en eusse fait faire à ma taille. Je reçus bientôt après la visite de tous les Européens qui se trouvoient à Mogador : ils me félicitèrent sur le changement de mon état, & de ce que j'arrivois dans une circonstance aussi favorable qu'étoit celle de l'entrée d'un nouveau Consul,

qui apportoit de France des présens très-considérables à l'Empereur.

Je fus présenté le même jour au Gouverneur de la place, qui nous signifia l'ordre d'aller à Maroc. Le Roi s'étoit déclaré. Il vouloit voir tous les esclaves de ses propres yeux, & qu'ils entendissent sortir de sa propre bouche l'arrêt de leur liberté.

Nous partîmes donc huit jours après avec une escorte qui accompagnoit le trésor, mon maître, moi & le boulanger, que Sidy Mahammed avoit remis à son frère, en se réservant la rançon qu'il pourroit en retirer. On nous fournit des mules, une tente, des vivres & des hommes pour nous servir. Nous arrivâmes après quatre jours de marche.

La première chose que j'apperçus fut la tour d'une des mosquées qui se voit de très-loin. Je m'attendois à retrouver la demeure des anciens Empereurs, & quelques restes de l'antiquité; mais rien n'y ressemblo

moins que l'asile du Roi de Fez & de Mi-  
quenes. Les murs qui entourent le Palais  
sont de terre, & les deux coins tombent  
exactement en ruine : on seroit tenté de les  
prendre pour l'enceinte d'un vieux cimetière.  
Les maisons voisines du parc sont basses &  
construites dans le goût de celles de Gouad-  
numi , mais encore plus sales & moins  
aérées.

Le garde qui répondoit de ma personne,  
me présenta au Consul & au Vice-Consul.  
Ils m'offrirent la table & le logement jus-  
qu'à ce que je pusse repasser en France.  
Un second garde ne tarda pas à venir m'an-  
noncer que l'Empereur, instruit de mon  
arrivée dans la capitale, avoit ordonné que  
je fusse amené sur le champ devant lui. Je  
suivis donc cet envoyé, qui me conduisit  
dans de vastes cours, où je ne vis autre  
chose que des murailles très-élevées, du  
sable, & un soleil brûlant, qui y darde  
pendant la journée entière. J'arrivai enfin

dans celle où étoient assemblés les gardes de sa Majesté. Ceux qui sont de service auprès de sa personne sont armés d'un fusil. Leur habillement consiste en une tunique de couleur quelconque, & en un manteau semblable à celui des chartreux, avec un capuchon. Ils ont pour coiffure une petite calotte rouge surmontée d'une houpe bleue. Leurs pieds nus n'entrent qu'à moitié dans une pantoufle, qu'ils sont obligés de traîner en marchant. Ils portent le fourreau de leur fusil en sautoir, & autour du corps un ceinturon, auquel pend une giberne. Ceux qui m'ont paru ne pas être de service n'avoient pour toute arme qu'un bâton blanc.

Les cavaliers sont habillés de même. Ils portent des demi-bottines sans pieds, de grands éperons de neuf à dix pouces de longueur, qui ressemblent assez à de grosses chevilles de fer. Leurs chevaux ont presque toujours le flanc ouvert jusqu'au vif. Les cavaliers les harcellent continuellement, &

s'en font un plaisir. Tel est le portrait fidelle des troupes de sa Majesté le Roi de Maroc.

Tout en attendant mon audience je vis un Capitaine passer sa troupe en revue. Il étoit assis par terre, le menton appuyé sur ses deux poings, & les bras posés sur les genoux qu'il tenoit pliés vers le menton. Il faisoit avancer les soldats deux à deux, & leur donnoit l'ordre. Ceux-ci, après s'être prosternés devant lui, se retiroient à leur poste, ou alloient vaquer à leurs affaires.

Cinq à six de ceux qui étoient armés de bâtons me sautèrent au collet, comme si j'eusse été un malfaiteur. Ils firent ouvrir deux grandes portes battantes, pareilles à celles de nos granges, & me poussèrent brusquement dans le parc. En vain j'y cherchai quelque chose qui pût m'annoncer la majesté du trône. Après avoir dépassé de quinze à vingt pas une espèce de brouette, telle qu'on en voit dans les rues de Paris, on me fit faire volte face, & on me com-

manda ; en me poussant brutalement , de me prosterner devant cette brouette dans laquelle étoit le Roi , qui s'amusoit à se caresser les doigts du pied qu'il tenoit sur son genou. Il me regarda pendant quelque temps , puis il me demanda si je n'étois point un de ces esclaves Chrétiens , dont le vaisseau avoit échoué sur ses côtes , il y avoit environ une année : ce que j'allois faire au Sénégal , &c. " Vous vous êtes perdus par „ votre faute , me dit-il , pourquoi ne vous „ teniez - vous pas au large ? Es-tu riche , „ continua - t - il ? es - tu marié ? „ A peine eus-je cessé de répondre à ces questions , qu'il se fit apporter du papier & de l'encre , puis avec un petit roseau , qui lui servoit de plume , il traça les quatre vents principaux , pour me faire voir que Paris étoit au Nord. Ensuite il chiffrâ jusqu'à douze en chiffre français. " Connois-tu cela , me „ demanda-t-il ? „ Il me fit encore d'autres questions à-peu-près semblables pour me montrer combien il étoit instruit.

« Dis-moi, continua ce Prince, les mon-  
 » tagnards (1) t'ont-ils bien ou mal traité ?  
 » t'ont-ils pris beaucoup d'effets ? » Je m'em-  
 pressai de répondre à toutes ses questions ,  
 en lui observant que plus j'avois approché  
 de la capitale, & plus j'avois trouvé les  
 mœurs douces. « Je ne commande point,  
 » reprit-il, tout le pays que tu as parcouru ;  
 » ou, pour mieux dire, mes ordres ne  
 » peuvent point être portés si loin. — Avec  
 » qui es-tu venu ? — Avec Sidy Sellem de  
 » La Rouffye. — Je le connois, qu'on le  
 » fasse venir. » Et l'instant d'après mon ma-  
 tre fut introduit, comme je l'avois été moi-  
 même.

L'Empereur lui demanda s'il m'avoit  
 acheté bien cher, & quelles étoient ses  
 intentions. Il lui répondit fort adroitement  
 qu'il n'en avoit point eu d'autres en s'ex-

---

( 1 ) Les habitans des villes appellent montagnards  
 rebelles les habitans des déserts.

posant à traverser des contrées immenses que de venir se prosterner aux pieds de son souverain pour lui présenter l'hommage de son esclave (1). « Sais-tu, lui demanda encore le Prince, s'il s'en trouve d'autres chez les Ouadelims & les Labdesseba, car ce sont eux qui les ont tous pris? Le patron lui répondit humblement; oui, maître, il y en a que je pourrais rassembler facilement, si tu m'en donnes l'ordre. » L'Empereur ne poussa pas plus loin cette conversation; il commanda à un de ses gardes de veiller sur moi & sur le boulanger jusqu'à nouvel ordre, & de me faire apporter à manger de sa cuisine royale. Celui-ci me témoigna être fort surpris de ce que

---

(1) Il est certain que si Sidy Sellem n'eût pas voulu rendre hommage à l'Empereur [ il y avoit cinquante ans qu'il n'avoit paru à Maroc ], & n'eut pas été appelé à la ville par des intérêts particuliers, je n'aurois jamais revu ma patrie. J'étois trop dans l'intérieur des terres pour jamais en sorti.

le Sultan se fût entretenu si long-temps avec un esclave.

Le lendemain le Consul me fit réclamer auprès du garde, en disant que lorsque le Roi me feroit demander, on pourroit me venir chercher chez lui. Je fus donc habiter une cave qui précédemment avoit servi de demeure à l'Ambassadeur d'Espagne. L'Empereur, voulant témoigner les mêmes égards à l'Envoyé de France, lui avoit fait donner le même logement.

Ce palais, le plus beau dont l'Empereur puisse disposer, n'est autre chose qu'une longue cave, bâtie en terre, dont deux rangs de pilliers soutiennent la voûte. On y descend par un petit glacis, & l'on n'y a d'autre air que celui que l'on respire à travers de petites lucarnes, pratiquées au haut de la voûte. L'Empereur y renferme ses tentes & ses équipages de guerre. Du reste, on ne voit que des murs nus, des toiles d'araignées, des chauve-souris & des rats. Cet

édifice est placé dans le plus beau des jardins de sa Majesté, orné d'oliviers, de coigniers, de grenadiers & de pommiers. Les quatre hautes murailles qui l'entourent feroient presque imaginer à ceux qui s'y promènent, qu'ils sont prisonniers d'Etat. Au reste, l'Empereur, en y logeant les Ambassadeurs, ou les représentans des puissances étrangères, ne leur fournit aucun meuble quelconque. Il se contente de leur faire distribuer une certaine quantité de bœuf, de mouton, de volailles, de pain & d'eau.

Le palais de sa Majesté consiste en six vastes cours, entourées de murs. L'extérieur du sérail ressemble à un grenier. La mosquée est bâtie dans le même goût. Je ne fais si l'intérieur en est beau, mais les dehors n'offrent rien qui puisse flatter la vue. La ville est séparée du palais par des amas de boues. Les immondices & les ossemens des bestiaux que l'on tue, ammoncelés les uns sur les autres, servent, pour ainsi dire, d'enceinte

à la capitale. On trouve de ces pyramides de mal-propetés jusques dans l'intérieur de la ville. Elles dominant au-dessus des maisons, au point d'en boucher les jours. Le soleil qui frappe sur ces monts d'ordures en pompe la putréfaction. Les maisons mal-bâties ressemblent à nos étables à porcs. Elles ne sont point aérées : les rues sont étroites & en partie couvertes de paillassons.

Un jour que nous nous promenions à cheval, l'Ambassadeur de la Nouvelle-Angleterre, qui avoit pris un logement en ville, le Consul & moi, nous fûmes obligés de mettre pied à terre ; le peuple mal policé, ou plutôt sans police, couroit après nous & nous gênoit dans notre marche, quoique nous eussions des gardes pour nous escorter. Sans cette précaution, on seroit exposé à être mis en pièces. Elle n'empêcha cependant pas que je ne reçusse une pierre sur la tête. Mais je ne pus découvrir ni d'où, ni par qui

elle avoit été lancée. Voilà une description fidelle de la ville de Maroc.

Le caractère de ses habitans ne diffère que très peu de celui des habitans des déserts. Ils sont un peu moins grossiers, & presque blancs. La vue des Européens, à laquelle ils sont plus accoutumés, les étonne moins, mais ils en usent avec eux de la manière la plus insultante. J'en ai vu plusieurs entrer chez le Consul & chez M. Duprat, s'asseoir sans en être priés, demander à boire & à manger, exiger même qu'on leur donnât ce qui pouvoit leur faire plaisir. Un portier, qui n'avoit eu d'autre peine que d'ouvrir trois fois au Consul la porte de la cour où étoit l'Empereur, vint effrontément lui demander une gratification. On lui donna quelque monnoie d'argent, dont il ne fut pas satisfait; & il continua à tendre la main, en disant *sit* (donne encore, cela ne suffit pas,) avec une arrogance aussi ridicule que sa demande.

Les secrétaires & les écrivains se conduisent de même. Ils mettent à contribution tous ceux qui traitent avec eux. Les principaux officiers de la couronne font encore plus avides de présens, & surtout de plaques fortes, qui valent 5 liv. 10 sols. Leur maître a toujours soin de leur demander ce que leur a rapporté telle affaire ou telle mission. Il leur donne des emplois éminens, ou les envoie en ambassade ; & quand il présume qu'ils ont amassé une certaine fortune, il les accuse de malversation, leur enlève tout ce qu'ils possèdent & les laisse finir leurs jours dans les fers. Ses propres enfans ne sont point exempts de ces actes de barbarie. Ce Moulem Adaram, dont j'ai déjà parlé, ne vit aujourd'hui errant dans le désert & parmi les brigands qu'après avoir été victime de la cupidité de son père. Je ne fais point si ce jeune Prince a jamais montré de bonnes qualités, mais il n'est connu dans le désert que comme un Prince

barbare, qui ne sera qu'un tyran cruel, si jamais il monte sur le trône. Il est vrai qu'il paroît être destiné à son frère Mouleï Azy (1), qui ne vaut pas mieux que lui.

Qu'il me soit permis d'observer combien il est extraordinaire, qu'un Prince aussi peu redoutable que l'Empereur de Maroc, exige des puissances de l'Europe de lui envoyer des Ambassadeurs, & qu'il en impose à ces mêmes puissances. Il n'y a pas un Souverain qui osât lui députer un de ses représentans sans le charger de présens considérables; & quel seroit l'Envoyé qui oseroit se présenter sans avoir les mains pleines? Lorsque M. de Chénier, chargé des affaires de la Cour de France, remit ses dépêches à l'Empereur, celui-ci, qui s'en trouva offensé, les fit envelopper dans un mouchoir sale & suspendre au col du Consul, qui fut ainsi

---

(1) Ceci étoit écrit avant mon retour du Sénégal. On a pu observer depuis que le fils a déclaré la guerre à son père.

exposé en public aux railleries & aux insultes de la plus cruelle nation. Comment se peut-il que les Consuls réunis n'aient pas le courage ou le zèle de représenter à leurs Souverains respectifs que le Roi de Maroc, de Miquenez ou de Fez ne devenoit de jour en jour redoutable que par les forces que ces mêmes Souverains lui fournissoient. Il y a vingt ans que ce Prince étoit sans moyens. Il n'avoit ni fonte, ni matière pour se procurer des canons. Il n'avoit ni bois de construction, ni toiles, ni cordages, ni clous, ni chevilles, ni ouvriers. C'est la France, ce sont les autres puissances maritimes qui lui en fournissent, autrement l'Empereur de Maroc n'auroit rien. Ses superbes batteries de 24, de 36 & de 48, toutes pièces en bronze, lui ont été fournies par la Hollande, l'Espagne, l'Angleterre & la France. L'Angleterre surtout a renchéri sur les autres nations, en lui vendant les beaux canons qui avoient été pris sur les batteries flottantes.

La place de Mogador, celle qui est le plus près de Maroc, est avantageusement bâtie ; ses batteries sont bien ordonnées, il y a du canon à chaque embrasure, mais la bouche des canons porte sur l'embrasure même. C'est un appui en maçonnerie qui sert d'affut, de manière qu'ils ne sont là qu' pour la parade. Il n'y a ni ouvriers capables de les monter sur des affuts, ni de bois propre à en faire. Tout cela manque à l'Empereur. Qu'on attende la sortie de ses petites frégates, qui sont presque hors d'état de servir, (à l'exception de deux dont le Vice-Consul Mure lui a mis en tête de demander la réparation, qu'il a sollicitée lui-même : ) rien ne seroit plus facile que de les empêcher de rentrer, & de lui fermer ses ports, Mogador, Rabat & Salep. Que deviendroit son commerce, & surtout sa marine si les Princes Chrétiens cessoient de le secourir contre l'intérêt de l'humanité ? Si l'Angleterre & l'Espagne le vouloient un seul instant,

Tanger, son plus beau port seroit aussitôt ruiné au point de ne pouvoir plus offrir une retraite à ses corsaires, qui bientôt n'ayant plus de bâtimens seroient forcés de renoncer à leurs pirateries.

Si les Consuls de différentes nations n'ont jamais fait ces observations, s'ils n'ont jamais indiqué les moyens de réduire l'Empereur de Maroc, c'est qu'ils sont à la tête du commerce que les différentes puissances font dans cette partie du monde. Le Consul d'Espagne accapare presque tous les bleds du pays; les navires sont expédiés à sa consignment. Celui de France est le seul qui ne commerce pas. Tout ce que je puis assurer, c'est que ces représentans, loin de fournir à leurs Cours les moyens de diminuer le pouvoir de l'Empereur, ne cessent d'ajouter à sa force & à sa puissance, & de l'exciter à former de nouvelles prétentions. Combien ne fournissons-nous pas à ces pirates de moyens de nuire au commerce avantageux

que nous pourrions faire ? Leur position les rend très-dangereux ; mais si on ne leur laisse que leur position, il leur est impossible de la faire valoir. Que des personnes impartiales se transportent dans le pays, qu'elles parlent avec la même sincérité que je le fais, & l'on finira par être convaincu que l'Empereur de Maroc est de tous les Princes du monde, le moins en état de nuire, si l'on cesse de lui fournir des secours.

Enfin, le moment où mes fers alloient être rompus arriva. Un jour le Prince, en sortant de la mosquée, fit avertir le Consul de se rendre avec ses esclaves dans la cour où il tient son *Méchoir* ( espèce d'audience publique. ) “ Consul, dit-il à M. Durocher, » j'espère que tu ne ressembleras pas à ton » prédécesseur, dont la fierté m'a singulièrement déplu. Vois celui-ci ( en lui montrant le Vice-Consul ) il est jeune, doux » & complaisant. Il a toujours cherché à me » plaire. C'est à lui qu'il faut que tu ressem-

„ bles ; je te l'ordonne. Tu écriras à ton  
„ maître que je suis satisfait de ses services.  
„ Adieu, tu peux te retirer avec les esclaves  
„ que je te donne ( 1 ). Choisis pour les  
„ faire embarquer celui de mes ports qui  
„ te conviendra le mieux. Adieu, je vais  
„ nommer les officiers de ma cour qui t'ac-  
„ compagneront jusqu'au lieu de la résidence  
„ consulaire. „

C'est ordinairement à cette audience que l'Empereur se fait rendre compte de toutes les affaires de police. Il paroît monté sur un superbe cheval, caparaçonné en drap écarlate & bleu ; des glands d'or flottent sur sa croupe : à côté du Souverain marche un écuyer, qui tient à la main une longue perche au bout de laquelle est un parasol, pour garantir sa Majesté de l'ardeur du soleil.

---

( 1 ) Nous étions au nombre de sept ; savoir moi, le boulanger & cinq autres appartenants au navire les Deux - Amis, qui avoient fait naufrage quelque temps avant nous.

La garde suit à pied dans le plus grand silence. Tout annonce la crainte. Le regard du Souverain porté partout la consternation. A son moindre commandement, il voit tomber, sans émotion, la tête d'un ou de plusieurs de ses sujets. Le condamné est déjà sans vie que les dernières paroles de sa sentence ne sont pas encore prononcées : cependant jamais un riche, qui veut acheter sa grâce, ne meurt, quelque soit son crime.

Que pensera-t-on d'un Prince qui sur l'idée qu'on lui avoit suggérée que j'étois sans doute un Chrétien plus distingué que les autres, parce que j'étois plus proprement habillé, & que le Consul me marquoit des égards, oublie tout ce qu'il a promis, & envoie à Mogador des ordres de m'arrêter & de me ramener à Maroc ? Heureusement les vents m'avoient déjà porté loin, quand le courrier vint signifier au Gouverneur la volonté de son maître.

Je puis donc dire que le malheur m'a

pourfuyt jusqu'au dernier moment. J'aurois succombé comme mes camarades d'infortune, sans une constance inébranlable, & une confiance sans bornes dans la Providence divine. Il ne faut point que j'oublie de dire, qu'avant mon départ, Sidy Sellem s'étoit retiré fort satisfait de la générosité du Consul.



Je n'ai point voulu interrompre ma narration : j'ai cru qu'il suffiroit de la faire suivre de mes observations différentes sur la religion, les mœurs, les usages, &c. d'un peuple qui n'est pas assez connu ; & qui, par cette raison, peut devenir intéressant. Une fatale expérience m'a mis à même de le peindre. Le Lecteur peut être assuré que je ne ferai pas moins vrai dans la description que je vais faire, que je ne l'ai été jusqu'ici dans le récit de mes aventures particulières.

Les Arabes du désert suivent la religion de Mahomet, mais ils l'ont entièrement

défigurée par les superstitions les plus grossières. Ils vivent toujours errans & vagabonds au milieu des sables arides de l'Afrique. Il y a quelques peuplades qui parcourent sans cesse les bords de la mer, sans jamais se fixer en aucun endroit. Elles sont distribuées en Tribus plus ou moins considérables. Chaque Tribu est divisée en hordes, & chaque horde campe dans les cantons les plus propres à fournir des pâturages pour la nourriture des bestiaux; de manière que jamais une Tribu entière n'est réunie. Elles se trouvent presque toutes entremêlées avec quelques bourgades de celles des Ouadelims, Labdesseba, La Roussye, Lathidierim, Chélus, Tucanois, Ouadélis, &c. Les deux premières sont les plus formidables; elles portent leurs brigandages jusqu'aux portes de Maroc. Ce n'est point sans raison que l'Empereur les craint. Elles sont composées d'hommes grands, bien faits, forts & vigoureux. Ils ont en général les cheveux hérissés,

la barbe longue, le regard fureux, de grandes oreilles pendantes, & les ongles aussi longs que des griffes. Ils s'en servent toujours dans les guerres qu'ils ont presque continuellement avec leurs voisins. Les Ouadelims surtout, plus fiers, plus arrogans, plus guerriers & plus portés au pillage, portent la terreur & l'épouvante partout où ils passent. Cependant ils manquent de courage, ainsi que tous les autres Arabes, dès qu'ils n'ont point une supériorité marquée.

Toutes ces peuplades logent par familles sous des tentes recouvertes d'un gros tissu de poils de chameaux. Ce sont les femmes qui le filent & le trament sur des métiers si petits qu'elles travaillent assises par terre. L'ameublement de ces demeures consiste en deux grands sacs de cuir, qui servent à renfermer quelques mauvaises guenilles, & quelques morceaux de vieilles ferrailles : en trois ou quatre peaux de bouc, ( s'ils peuvent s'en procurer autant, ) dans lesquelles

ils gardent leur lait & de l'eau : en plusieurs écuelles de bois , quelques bâts pour leurs chameaux , deux grosses pierres pour mou- dre l'orge , une autre moindre pour enfoncer les piquets des tentes , une natte d'osier qui sert de lit , un tapis grossier pour se couvrir , & une petite chaudière. Tels sont les meubles qui distinguent le riche d'avec le pauvre.

Leurs troupeaux , qui font toute leur richesse , consistent en deux ou trois chevaux , plusieurs chameaux , quelques brebis & quelques chèvres. Les moins fortunés n'ont que des chèvres & des brebis.

Le premier de tous leurs devoirs , celui qu'ils observent le plus scrupuleusement , est la prière. Il y en a plusieurs : la première commence toujours avant le lever du soleil. Le Talbe , remarquable par sa longue barbe , une pièce d'étoffe de laine , moitié blanche & moitié cramoisie , qu'il laisse flotter autour de son corps , & sous laquelle paroît une figure desséchée par le jeûne , (qui n'est qu'une

suite de sa paresse excessive ) & une espèce de chapelet d'un volume énorme , élève une voix triste & lamentable , qu'on croiroit être celle d'un homme pieux & contrit , mais qui n'est que celle d'un hypocrite. Ceint d'un poignard , il cherche l'endroit où son bras perfide pourra porter avec plus d'assurance le coup dont il veut percer le cœur de son voisin , de son ami , & souvent de son frère. Par ces sons il avertit la peuplade de venir se ranger sous sa bannière pour y entendre les louanges du Prophète. Tous accourent avec un saint respect ; mais avant que le Prêtre commence la prière , ils quittent un petit jupon , qu'ils portent attaché à la ceinture , & s'en enveloppent , ainsi que de la draperie qui leur sert de vêtement. Ensuite le Talbe se courbe vers la terre ; il écarte avec ses mains celle sur laquelle ses pieds ont posé ; il prend une poignée de celle qu'il n'a point souillée , & à défaut d'eau il s'en frotte le visage , les mains & les bras .

jusqu'aux coudes pour se purifier de toutes ses impuretés, & le peuple l'imite dans toutes ses actions.

Quand la prière est finie, ils restent quelque temps accroupis, tracent différentes figures sur le sable avec leurs doigts, & les tournent autour de leur tête, comme s'ils l'arrosoient d'une sainte onction. Ces sauvages, pendant leur office, montrent autant de piété extérieure & de respect que nous en avons dans nos églises. Je ne crois cependant pas qu'il soit possible de se jouer de la religion plus qu'ils ne le font dès que les prières sont finies. Les femmes, qui n'assistent qu'à celle du matin & à celle qui se fait à dix heures du soir, se placent à l'entrée de leurs tentes, & se tiennent tournées vers le côté du soleil levant.

Ensuite du premier exercice de la religion vient le soin de traire les troupeaux. On commence par les femelles des chameaux. Pour y parvenir, on leur donne force coups  
de

de pieds jusqu'à ce qu'elles se lèvent. Dès qu'elles sont sur pied, on leur ôte un plastron, fait de tresses de cordes, qui leur couvre les mamelles. Leur petit accourt, les caresse & les prépare à faire couler le lait en plus grande abondance. Le maître & le gardien guètent l'instant où les lèvres du nourrisson se couvrent d'une écume blanche. Aussitôt ils séparent l'enfant d'avec la mère : ils appuient chacun de leur côté la tête contre le ventre de l'animal, & lui pressent en même temps le pis, dont ils tirent jusqu'à cinq pintes de lait lorsque les pluies ont fécondé la terre. Le gardien, après avoir bu une gorgée de chacun de ces tirages, les verse dans un baquet destiné à cet effet, placé à côté de la maîtresse ; car il n'a pour toute nourriture que le lait que fournit le dernier des chameaux qu'il traite. Tout le laitage étant ainsi rassemblé, la maîtresse met de côté sa part, qui n'est jamais la moindre, sert son mari & ses enfans, & renferme le

reste dans une peau de bouc, qu'elle laisse exposée au soleil avant que d'en faire du beurre. Trois ou quatre heures après, de jeunes filles ramènent des champs les brebis & les chèvres. La mère, qui est toujours présente à ce dernier tirage, mêle ce lait avec celui des chameaux; & quand le soleil l'a suffisamment échauffé, on souffle la peau de bouc, dans laquelle l'on brasse le tout pour en séparer la partie crémeuse & en faire du beurre. Ce qui reste sert à faire une boisson pour le reste de la journée. Le beurre fait, on le renferme dans de petites peaux où il acquiert une odeur forte, qui le rend plus estimable au goût de ces barbares. Les femmes s'en servent aussi pour graisser leurs cheveux; & sans ce vernis, elles croiroient qu'il manque quelque chose à leur toilette. On ne sauroit croire jusqu'où elles portent l'excès de la coquetterie. Leurs cheveux sont tressés avec le plus grand art. Elles en laissent flotter quelques tresses sur leur poitrine, & y

attachent tout ce qu'elles peuvent trouver. J'en ai vu qui les ornoient de coquillages, de clefs de coffres & de cadenats, d'anneaux de parapluie, & de boutons de culottes, qu'elles avoient pris à des mariniets. Leur coiffure, ainsi préparée, elles la couvrent d'un torchon aussi engraisé, qui leur enveloppe la tête, leur couvre la moitié du nez, & vient s'attacher sous le menton. Pour donner de l'éclat à leurs yeux, elles en peignent le tour avec une grosse aiguille de cuivre, qu'elles frottent sur une pierre bleue. Vient ensuite l'ajustement de la draperie, tout l'art consiste à la plisser avec adresse, & à faire tenir les plis, quoiqu'elles n'emploient ni épingles, ni cordons, ni coutures. Pour que leur toilette soit complète, il faut qu'elles se rougissent les ongles des pieds & les mains. Une Mauresse, qui veut être estimée la plus belle, doit avoir les dents longues, & sortant de la bouche, la chair, depuis l'épaule jusqu'au coude, pendante & flot-

tante ; les jambes , les cuisses & le corps prodigieusement gros ; la marche pesante & gênée ; des bracelets semblables aux coliers des chiens Danois aux bras & aux jambes. En un mot , dès l'enfance on s'essaie à effacer les formes qu'elles doivent à la nature pour en substituer de ridicules & de désagréables. Elles n'ont pour toute garde-robe que l'habillement que je viens de citer. D'après l'incommodité à laquelle les femmes sont assujetties , quand on songe qu'elles accouchent sur cette même draperie , qu'elles y reçoivent les ordures de leurs enfans , & qu'elles s'en servent pour se moucher , on ne peut que se faire une idée bien rebutante de la propreté & de la mauvaise odeur des Maureses.

Croiroit-on que ces femmes hideuses soient jalouses & médisantes ? c'est cependant une vérité. Celle qui a besoin de quelque chose va le demander chez sa voisine. Si le mari s'y trouve , elle se voile le visage ,

& se présente d'un air tremblant à l'entrée de la tente. Mais si la voisine est seule, on commence à dire du mal de toutes les voisines dont la toilette est plus accomplie ; la conversation s'engage, survient une troisième voisine qui ajoute son mot, de manière que la moitié de la journée se passe à médire ; & la plupart du temps on se sépare sans se rappeler qu'on avoit eu quelque chose à emprunter. La paresse & la gourmandise sont aussi leurs péchés mignons. Elles s'exposent à des affronts sans nombre pour se procurer un peu de viande de chameau ou de chèvre, quand elles savent qu'on en fait cuire dans une tente quelconque. Leur mets favori est le foie.

Les hommes ont à-peu-près les mêmes défauts. Ils passent la journée entière étendus sur leur natte à dormir, à fumer, ou à se faire ôter la vermine qui les ronge. Assez généralement les femmes sont chargées de ce soin, que d'ailleurs les hommes

ne répugnent point à se rendre réciproquement. Au reste, il ne faut point s'étonner si cette vermine infecte toute la contrée. Ils se contentent de la jeter bas, sans se donner la peine de la détruire. Malgré toutes mes précautions, ma barbe en étoit toujours remplie, & je puis dire que ce n'est point un des moindres maux que j'aie eu à souffrir pendant ma captivité.

Les hommes se rassemblent aussi quelquefois dans la journée pour s'entretenir de leurs exploits guerriers. Chacun cite le nombre d'ennemis qu'il a vaincus. Presque toujours un démenti suit une assertion ridiculement fautive : la querelle s'échauffe, & la conversation est terminée par quelques coups de poignard. Ils ne sauroient jamais agiter la question la plus indifférente, sans avoir les yeux étincelans de colère. La fureur est peinte dans leur moindre geste, & ce n'est qu'en criant & en hurlant qu'ils traitent de leurs affaires domestiques.

La perfidie & la trahison sont encore deux vices innés des Arabes. Aussi ne sortent-ils jamais de leurs tentes sans être armés. Jamais ils ne traiteroient par écrit, trop sûrs que celui qui recevrait une obligation seroit poignardé par celui qui la lui auroit signée, d'autant qu'ils portent toujours suspendue à leur col une petite bourse de peau dans laquelle ils renferment ce qu'ils ont de plus précieux. Quoique dans leurs tentes généralement rien ne ferme à clef, j'en ai vu quelques-uns qui avoient de petits coffres; mais ces mêmes coffres, qui ne contiennent souvent pas la valeur d'un petit écu, sont l'objet de la cupidité de toute une peuplade. Je ne puis excepter ni le frère, ni le père, ni le fils de celui qui en est le propriétaire. Le frère de mon maître fut de tous les Arabes le plus envieux du petit butin dont je l'avois enrichi. Il me proposa même un jour, comme une chose toute simple, de l'égorger pendant la nuit. Il m'offrit son

poignard, en me promettant, dès que j'aurois exécuté ce crime, de me conduire à Maroc. Quelque mécontent que je fusse de mon sort, cette proposition me révolta; j'en frémissis d'horreur. Cependant, peu de jours après, elle fut encore renouvelée avec instances par un des oncles de Sidy Mahamet qui, de tous ses parens, paroissoit lui être le plus attaché. Plus d'une fois j'ai vu cet homme s'introduire furtivement pendant la nuit dans la tente de mon maître pour lui enlever quelque ferraille, ou un bout de sangle; & ce même homme étoit un des plus considérés de la bourgade. On le consultoit dans les diverses contestations, & son jugement avoit force de loi parmi les pauvres, car les riches n'en reconnoissent aucune.

On exerce de bonne heure les jeunes gens à se bien servir du poignard, à déchirer avec leurs ongles les entrailles de leur adversaire, à bien colorer le mensonge des

apparences de la vérité. Ceux qui joignent à ces talens l'art de lire & d'écrire deviennent les monstres les plus dangereux , d'autant qu'ils acquièrent parmi les leurs une grande prééminence. On peut dire que dès leur enfance on les familiarise avec le crime , & qu'on les dispose à le commettre avec le même plaisir que s'ils faisoient une bonne action.

Selon la coutume du pays , tout Arabe étranger , de quelque contrée ou de quelque Tribu qu'il soit , connu ou inconnu , doit être admis à l'hospitalité. S'il y a plusieurs voyageurs , chaque habitant doit contribuer aux frais de leur réception. Tous , sans distinction , vont au-devant de lui , le félicitent sur son arrivée , l'aident à décharger sa monture , & portent ses bagages derrière le buisson qui doit le garantir de la rigueur de la nuit ; car c'est un usage établi , que jamais un étranger ne doit être admis dans leur tente. Cette cérémonie faite , tous s'asseyent

autour du nouveau venu. On lui demande des nouvelles du pays d'où il arrive, si telle ou telle peuplade a évacué les lieux où elle campoit : s'il en a rencontré d'autres dans des cantons plus ou moins reculés ; si enfin il a trouvé beaucoup de pâturages dans les lieux qu'il a parcourus. Quand il a répondu à ces différentes questions, on lui demande à quelle Tribu il appartient. Jamais on ne s'informe de l'état de sa santé qu'après avoir épuisé toutes les autres questions.

Si l'étranger ne connoît personne dans la horde qu'il visite, c'est toujours le plus riche qui doit lui fournir l'hospitalité. S'ils sont plusieurs, la dépense, ainsi que je l'ai déjà dit, se fait en commun. On leur donne à chacun une grande écuelle de lait, & de la farine d'orge détrempée dans du lait bouilli, ou dans de l'eau quand on peut en avoir. Si le visitant fait lire, on lui décerne l'honneur de faire la prière. Dans ce cas, le Talbe de la bourgade se place à côté de

lui, comme maître des cérémonies. Toute la réception se borne là, si c'est un étranger peu connu; mais s'il a des amis dans la horde, si sa richesse est connue, on s'empresse de tuer un bellier ou un mouton bien gras pour le régaler. La femme prépare le festin; avant que de faire cuire la viande, elle en sépare la graisse qu'elle sert crue. Dès que la viande est cuite, elle commence par mettre de côté la part de son mari, puis celle qu'elle destine à ceux de ses voisins avec qui elle vit en bonne intelligence. Manquer à ce devoir, seroit une faute irréparable. Enfin elle range avec soin sur un paillason la part du voyageur. L'Arabe qui traite se fait suivre d'un esclave Chrétien ou Nègre, qui porte sur sa tête le repas du convive, qu'on ne lui sert cependant jamais qu'à dix heures du soir, quand même il seroit arrivé de grand matin. L'usage est de ne rien offrir que dans la nuit, & toujours à la clarté de la lune ou d'un grand feu,

car on en allume presque en toutes les saisons. Le voyageur ne manque point de presser instamment celui qui accompagne le plat de lui faire l'honneur de manger avec lui, mais celui-ci s'en défend autant qu'il est possible, & son refus est fondé sur le respect qu'il porte à son hôte.

Dès le lendemain matin les voyageurs continuent leur route sans prendre congé de qui que ce soit. Cette manière d'en user entr'eux seroit assurément très-louable, mais à combien de stratagèmes n'ont-ils pas recours pour s'en défendre? Quand il paroît un voyageur inconnu, ils placent à quelque distance de leur tente une selle de chameau, une natte, un fusil & un petit ballot, ce qui annonce les équipages de quelque voyageur qui a mis pied à terre; mais souvent ces précautions n'empêchent pas que l'étranger ne s'établisse à côté de ces mêmes bagages. Le chef vient déclarer qu'ils appartiennent à quelque Arabe d'une bourgade voisine;

comme c'est un moyen qui leur est également familier, le visiteur ne se rebute pas, il reste; mais on se venge de son importunité en ne lui donnant qu'une bien petite ration. Alors il guète de tous côtés, & s'il voit du feu, il y court dans l'espérance de trouver de la viande ou de la bouillie; il a grand soin de se tenir d'abord caché derrière la tente pour écouter ce qui s'y passe & si l'on y mange; car on a soin, pour prévenir de telles visites, de retirer promptement les trois pierres qui soutiennent la marmite; & dans ce cas, il est sûr du succès de sa démarche, puisque jamais on ne voit passer quelqu'un sans l'inviter à entrer & à prendre part à la fête. Il arrive souvent, tandis que là gourmandise le fait courir, qu'on lui vole les effets qu'il a déposés derrière le buisson, mais ce n'est qu'un prêt pour un rendu; car à la première occasion il en fait tout autant.

Il est difficile de se faire une idée de

l'orgueil & de l'ignorance de ces peuples. Non-seulement ils s'estiment le premier peuple du monde, ils ont encore la fote présomption de croire que le soleil ne se lève que pour eux. Plusieurs d'entr'eux m'ont souvent dit : « Contemple cet astre qui est » inconnu dans ton pays. Pendant la nuit , » vous n'êtes point éclairés comme nous » par cette lumière qui règle nos jours & » nos jeûnes. Ses enfans qui peuplent la » voûte céleste (1) nous indiquent les heures de nos prières. Vous n'avez ni arbres, » ni chameaux, ni moutons, ni fable, ni » chèvres, ni chiens. Vos femmes font-elles » faites comme les nôtres? Combien es-tu » resté de temps dans le sein de ta mère? » me demandoit un d'eux. Autant, lui répondis-je, que toi dans celui de la tienne. » En effet, reprit un second, en me comptant les doigts des pieds & des mains, il

---

( 1 ) Ils appellent les étoiles les enfans de la lune.

» est fait comme nous, il ne diffère que  
» par la couleur & le langage : il m'étonne.  
» Semez-vous de l'orge dans vos maisons (1)?  
» Non, lui dis-je, nous ensemençons nos  
» terres à-peu-près dans la même saison que  
» vous préparez les vôtres. Comment, s'é-  
» crièrent plusieurs d'entr'eux, vous habitez  
» donc la terre ? Nous avions cru que vous  
» naissiez & viviez sur la mer. » Telles  
étoient les différentes questions auxquelles  
j'avois à répondre quand je me trouvois  
honoré de leur conversation.

La guerre chez eux n'est qu'un brigandage, ils ne se la font jamais que pour se livrer à l'oïveté après, avoir pillé les troupeaux, & ravagé les champs avant qu'ils soient moissonnés. Un jour que les plaines étoient couvertes des bestiaux de toute la bourgade, un des gardiens accourt tout essouffé pour annoncer que des escouades

---

(1) Nom qu'ils donnent à nos navires.

des Oúadélis paroissoient sur la cime des côteaux, & sembloient venir avec le dessein d'enlever les troupeaux. Aussitôt la timballe se fait entendre (1), tous courent aux armes & avancent vers l'ennemi. Ceux qui sont montés sur des chevaux se perdent dans un tourbillon de poussière. Le chameau, dont le pas est très-longé, n'est guères moins agile. Pressé par les hurlemens de son cavalier, il s'élançe dans la foule, & sa morsure fait autant & plus de carnage que la mousquetterie. Jamais ils ne forment leur attaque en ordre de bataille. Autant d'hommes autant de combats particuliers. Celui qui terrasse son adversaire, qui lui enlève ses armes ou sa monture, se retire précipitamment avec le fruit de sa conquête. D'autres, s'ils se

---

(1) Cette grosse timbale est déposée chez un des habitans le plus considéré. On s'en sert diversément, soit pour appeler aux armes, soit pour annoncer qu'un Arabe est égaré dans le désert, ou que des chameaux sont perdus.

croient les plus forts , se faisoient , se portaient plusieurs coups de poignard , ou se déchirent les entrailles avec leurs cruelles ongles. Tel qui possédoit des richesses considérables en bestiaux , se voit réduit en un jour à la plus affreuse misère , & dépouillé par celui qui la veille n'avoit aucune propriété. Les Tribus les plus foibles étant les plus exposées , elles ont soin de vivre à l'écart , & surtout loin des Ouadelims & des Labdesseba. J'ai vu ceux-ci , quelque temps avant que de quitter leur pays , commencer leurs brigandages du côté d'Arguem , qu'ils appellent Agadir , & les porter jusqu'aux portes de Maroc.

En général ils ne récoltent que de l'orge & par fois du froment quand il y a beaucoup de pluie. Mais après trois années de sécheresse , leurs champs ne produisant rien , ils avoient pris le parti d'aller porter les horreurs de la guerre dans des contrées plus fortunées , où ils ravirent à leurs frères les

fruits de leur travail & de leur industrie; C'est ainsi que des récoltes abondantes passent dans les mains d'hommes féroces qui aiment mieux exposer leur vie aux périls d'un combat que de travailler pour fournir à leur subsistance.

Dès que la bataille est finie , chaque parti creuse des tombes ; les Talbes , avertis de se rendre sur le terrain teint du sang de leurs frères , accourent pour remplir les fonctions de leur ministère. Elles consistent à articuler quelques sons plaintifs sur quelques poignées de sable ramassé dans une coquille , à en répandre sur les malheureux qu'ils préparent à la mort , à leur appuyer le pouce sur le front comme s'ils y appliquaient quelque huile sainte , enfin à leur jeter sur le corps une écharpe & un chapelet. Quand ils ont rendu l'ame , on les étend dans la fosse , toujours sur le côté gauche , & la face tournée vers le soleil levant , comme pour contempler le tombeau de leur prophète ; ensuite on en-

toute la tombe de grosses pierres entassées les unes sur les autres, qui servent de monument à ces soldats pillards. On distingue l'âge des guerriers par le terrain que leur cercueil occupe. Les femmes éplorées viennent se rouler autour de ces mausolées. Leurs gestes, leurs grimaces & leurs sanglots cadencés forment un spectacle des plus ridicules. Un voyageur ne passeroit jamais devant ces tombes sans y déposer son bâton; & après une courte prière, il élève autour du tombeau des pyramides de pierres qui marquent les vœux qu'il fait pour le repos de son ame.

Après les cérémonies des funérailles, des cris de désolation se font entendre dans toute la bourgade. Chacun mêle ses larmes à celles des parens affligés. La tente du défunt est mise dans un autre lieu. Tous ses effets sont exposés à l'air, & le belier le plus gras expire sous le couteau pour consoler ses parens & ses amis qui lui en offrent le sacri-

fiçe. Le repas fini, ils oublient toute inimitié. Le lendemain d'une bataille, je les ai vus se rendre des visites. Tel va voir celui qu'il a blessé dangereusement la veille, & s'entretient avec lui de l'adresse avec laquelle il a saisi le moment favorable pour lui porter le coup. Ce que j'ai trouvé de fort extraordinaire, c'est que pour guérir les plaies les plus profondes ils n'emploient jamais que de la terre : en quelqu'endroit qu'ils la prennent, elle opère également. Pour se guérir de leurs douleurs, ils ont recours à un autre expédient, qui ne leur réussit pas toujours aussi bien, c'est de s'appliquer des fers rouges sur la partie souffrante. Au reste, ces peuples ont peu de maladies. J'ai vu beaucoup de vieillards de l'un & de l'autre sexe qui n'étoient sujets à aucune infirmité. Les maux d'yeux & les coliques sont les plus ordinaires. Les enfans surtout y sont assez sujets, quoique forts & bien constitués d'ailleurs. Mais le matin il est difficile de leur séparer

les paupères. Quant à la colique, j'ai cru devoir l'attribuer au verd-de-gris qui se distille dans presque tout ce qu'ils mangent & ce qu'ils boivent. S'il ne cause pas de défaits plus rapides, c'est sans doute parce qu'ils prennent beaucoup de lait. La chaudière dont ils se servent est de cuivre non étamé. Jamais ils ne la lavent à cause de la rareté de l'eau, de manière qu'elle reste toujours enduite d'une couche de verd-de-gris, qu'ils laissent subsister quand même ils la frottent avec du sable. Je voulois, dans le temps que j'étois chargé de ce soin, frotter jusqu'à ce que je l'enlevasse, mais ils me le défendirent absolument, en me disant que j'userois leur marmite. Il est donc impossible que le manger qui séjourne dans de tels vases, ne devienne pas préjudiciable à la santé.

Il arrive quelquefois que les champs de ces barbares se couvrent de récoltes abondantes; mais au lieu d'attendre que le grain parvienne à sa maturité, ils le moissonnent

& le font sécher sur des cendres chaudes ; sans penser qu'ils se privent par ce moyen d'une abondance qui leur est nécessaire pour l'entretien de leur famille , & de la paille dont ils nourrirent leurs bestiaux qui , le plus souvent , sont réduits à brouter des branches desséchées , & que souvent ils sont exposés eux-mêmes à manger jusqu'aux felles & aux sangles de leurs chameaux. Je n'ai pu voir sans me désoler combien ces barbares prennent peu de soin pour préparer la terre ; ils laissent les semences entre des monceaux de pierres & des buissons , dont les racines altérées pompent toute la fraîcheur du sol sur lequel les eaux déposent un limon bien propre à faire pousser les premières végétations. Celui qui est chargé de labourer se rend sur les lieux que la pluie a le plus humectés. Il jette indifféremment çà & là des semences sur lesquelles il promène une charrue attelée d'un seul chameau , qui ne fait par conséquent qu'un sillon.

peu profond. Si l'eau du Ciel vient à seconder ce travail, chacun fuit dans l'intérieur des rochers avec la portion qui lui revient. En passant dans quelques cantons plus fertiles, j'ai trouvé sous mes pas des gerbes dont les épis pleins invitoient l'homme le plus opulent à les ramasser. D'autres entassées les unes sur les autres restotent abandonnées aux injures du temps, parce que le propriétaire se trouvoit pourvu jusqu'à la saison où les vapeurs abondantes du Ciel tombent sur les montagnes, & forment des torrens qui, de ces montagnes, viennent inonder les vallons. « Est-il possible, me disois-je, qu'il se trouve des hommes en état de faire si peu de cas des faveurs de la Providence? Que je me serois estimé heureux d'avoir une semblable nourriture à ma disposition! » Je pris quelques poignées de cette orge, j'en séparai l'enveloppe en la roulant dans mes mains, & j'en mangeai avec un plaisir indicible. Je me crus

transportés dans ces temps où la marine tom-  
 boit du Ciel pour le soulagement des peu-  
 ples dans le désert. " Je n'ai reconnu aucune espèce d'intelli-  
 gence : six Arabes avec lesquels j'ai vécu ,  
 ils sont absolument dénués de toute indus-  
 trie ; & ne montrent aucune envie de s'in-  
 struire. Ils n'avoient parmi eux que deux  
 ouvriers , qu'ils regardoient avec une sorte  
 de vénération ; dans l'étonnement sans doute  
 où ils étoient de leur voir imiter en quelque  
 sorte les ouvrages des nations étrangères ;  
 car ils sont incapables de rien créer. C'étoit  
 donc un charbon & un forgeron qui réu-  
 nissoient toute la science du pays. Le savoir  
 du premier consistoit à faire des écuelles de  
 bois , des mortiers & des charrues ; mais il  
 étoit bien loin de donner à cet instrument  
 d'agriculture la forme qui auroit pu le ren-  
 dre plus aisé à être manié par le laboureur.  
 L'autre frappoit à force de bras sur un fer  
 dont il ne connoissoit ni les bonnes ni les

mauvaises qualités. Souvent après l'avoir mis plusieurs fois au feu, & lui avoir ôté toute sa propriété, il étoit obligé de l'abandonner sans pouvoir en faire usage; & s'il réussissoit enfin; ce n'étoit jamais qu'à donner une forme grossière à l'objet qu'il vouloit imiter. Ce même ouvrier travailloit avec la même sécurité les métaux les plus précieux. Mon maître lui apporta un jour la chaîne d'or que je lui avois donnée, avec ordre d'en faire des anneaux pour sa fille. Le forgeron ignorant, après l'avoir bien examinée, prétendit qu'elle n'étoit point d'or. Il la compara à une de similor qu'il avoit eu d'un de nos naufragés, & qu'il soutenoit être d'or pur. Pour appuyer son assertion, il faisoit observer que la mienne étoit de différentes couleurs, tandis que l'autre étoit plus matte & d'une couleur plus jaune. Enfin, après bien des observations & des dissertations, aussi ridicules que mal fondées, il se décida à creuser un gros charbon dans

lequel il l'enferma; & après avoir beaucoup soufflé, il parvint à la fondre & à en faire des anneaux aussi grands que les cercles d'une tabatière. Son talent fut généralement admiré, & pour récompense il obtint une écuelle de lait battu.

Combien de peines ne me suis-je point donné pour leur enseigner à moudre leur orge avec plus de facilité & à le vanner! Que n'ai-je point fait aussi pour leur apprendre à charger leurs chameaux avec plus d'équilibre, de manière à ne pas les blesser, & à ne pas laisser leurs instrumens sans cesse exposés à se briser en tombant! Je voulois aussi les engager à mieux préparer la terre, à faire leur récolte avec plus de précaution; enfin, je voulois les policer; mais, soins superflus, ils étoient tous plus entêtés que leurs chameaux, & ce n'est pas peu dire; car que n'ai-je point eu à souffrir de ces animaux pendant treize mois que je les ai gardés! Quelques preuves qu'ils aient de

leur peu de capacité dans tout ce qu'ils entreprennent, il n'est pas possible de les faire revenir de leurs préventions, & de les corriger de leurs habitudes. J'ai vu dans les mains du forgeron une batterie de fusil après laquelle il travailla quinze jours entiers, & quand il eut fini son ouvrage, je le prévins qu'elle étoit si mal ajustée dans l'enchâssure, que celui pour qui l'arme étoit destinée, ne pourroit s'en servir sans courir de gros risques. Tous ceux qui étoient témoins voulurent me forcer d'en faire moi-même l'essai, je m'en défendis; l'ouvrier, par excès d'amour propre, voulut tirer lui-même, il eut la mâchoire & une partie de la main emportées. Je puis certifier, d'après ce que j'ai vu, que la mal-adresse de cet armurier leur occasionne autant de blessures qu'ils en reçoivent dans une guerre.

Plusieurs fois ils nous ont questionnés pour savoir s'il n'y avoit point d'armurier parmi nous. Ils m'avoient soupçonné l'être

d'après les observations que j'avois faites. Leurs armes sont dans le plus mauvais état possible. Ce ne sont pour la plupart que des fusils de traite, que les Arabes de la Tribu de Targea leur échangent contre des chameaux. Quelques peuplades les ont eu à bord des bâtimens qui se sont perdus sur la côte; enfin, ils en tirent aussi de Maroc. Ces derniers sont les plus solides, mais si difficiles à manier, qu'ils préfèrent ceux d'Europe, & surtout les fusils à deux coups. Il n'y a pas un Arabe qui ne donnât volontiers un esclave Chrétien pour une de ces armes. Quand ils ont besoin de les réparer, ils se servent du fer qu'ils peuvent arracher des bâtimens. J'étois d'abord étonné de voir avec quel empressement ils défonçoient les barriques à eau-de-vie pour en détacher les cercles, je ne soupçonnois point qu'ils destinassent à un semblable usage un fer aussi mauvais. Si ce métal & les fusils sont pour eux des objets si précieux, on doit bien

penfer que les pierres, les balles, le plomb & la poudre surtout ne le font guères moins. Ils savent assez bien distinguer la bonne poudre d'avec celle qui ne l'est pas. On en fabrique beaucoup dans la petite ville de Gouadnum; mais elle est si grosse & si mauvaise, qu'elle ne produit qu'un effet très-lent, & souvent même point du tout. Elle crasse le fusil & salit l'arme; qu'à défaut d'huile, ils sont obligés de frotter avec du beurre.)

A l'exception des crimes, qu'ils cherchent à commettre pendant la nuit, jamais ces peuples ne font un mystère de leurs actions. L'un d'entr'eux veut-il entreprendre un voyage de long cours, il en instruit toute la bourgade, qui s'assemble pour donner des conseils au voyageur. Chacun dit son mot, même des enfans de quatorze ans, qui parlent avec autant de confiance que pourroit le faire un vieillard qui proposeroit une affaire importante. Ces conférences, qui

n'ont d'autre but que d'approuver ou de condamner le projet d'un des leurs, est quelquefois prolongée pendant un mois entier. Il en est de même chaque fois qu'il est question de changer de campement, ou de conduire les chameaux sur le bord de la mer. Ce dernier article est toujours le plus long à décider, attendu l'éloignement & la privation de lait qu'il faut souffrir jusqu'au retour des animaux. Il est vrai qu'en pareil cas, ceux qui n'envoient point leurs chameaux à la côte, en fournissent à ceux qui en ont besoin, le tout à charge de revanche, comme ils le disent eux-mêmes. Jamais leur joie ne se manifeste comme au retour des troupeaux. Ils reviennent chargés d'outrés remplies d'eau ; elle y contracte un goût & une odeur infiniment désagréables ; cependant elle est si rare, qu'on la boit avec sensualité.

Tout le monde croit en Europe qu'un chien deviendrait enragé si on ne lui don-

nolt point à boire : dans les déserts de l'Arabie , où le climat est brûlant , ils ne boivent point du tout ; & en général ils ne vivent que d'excrémens. Les chameaux restent quelquefois quatre mois entiers sans voir une goutte d'eau. Les chèvres & les brebis boivent encore moins. Enfin , si les Arabes n'avoient point de chevaux , ils n'iroient peut-être jamais chercher deau. Ils attendroient qu'il en tombât du Ciel. Ces pluies qui , ordinairement surviennent au mois d'Octobre , répandent une joie universelle ; on fait des réjouissances à cette époque. Vous ne pouvez vous faire une idée du contentement général , vous qui n'avez jamais connu cette privation !

Un mari ne peut répudier sa femme sans en avoir obtenu la permission des plus anciens de la bourgade , qui ne la refusent jamais. Les femmes y sont toujours traitées avec le plus souverain mépris. Elles ne prennent jamais le nom de leur mari , elles conservent

celui qu'on leur donne à leur naissance. Les enfans ne portent pas même le nom de leur père. Dans presque toutes les peuplades que j'ai connues il n'y a que quatre à cinq noms différens ; ils se distinguent par celui de leur Tribu & par un surnom quelconque. Lorsqu'un Arabe part pour un voyage de long cours , son épouse , après avoir reçu ses adieux , le suit à une vingtaine de pas de distance de sa demeure , elle jette après lui la pierre qui sert à enfoncer les piquets de sa tente , & lorsqu'elle s'arrête , elle l'enterre dans le sable jusqu'à son retour. C'est ainsi qu'elle lui témoigne les souhaits qu'elle fait pour son heureux voyage.

Quoique ces femmes soient très-indécentes dans leurs propos & dans leurs gestes , elles n'en sont pas moins fidelles à leurs maris. Je n'ai jamais pu concilier la tendresse qu'elles portent à leurs enfans & la barbarie avec laquelle elles les corrigent , surtout leurs filles , qui sont assez indifférentes

à

à leur père & à leur mère. Cependant c'est sur elles qu'ils font briller leur opulence; ils leur ornent les oreilles, les bras & les jambes d'anneaux d'or & d'argent. Ils mettent tant d'alliage dans leur argent que ce n'est presque que du cuivre blanchi. Les moins fortunés ne font usage que de ce dernier métal.

Rien n'est comparable à la joie des parens lorsqu'il naît un garçon. On pense bien que la mère n'a ni accoucheur ni sage-femme pour l'aider; le plus souvent elle est seule au moment de l'accouchement; elle est étendue sur le sable, y dépose son enfant, prend une goutte de lait pour se fortifier, & reste couchée sur la terre dans une mauvaise tente qui ne la garantit point des injures du temps.

Toute femme qui accouche d'un fils, pour manifester sa joie, se noircit le visage pendant l'espace de quarante jours. A la naissance d'une fille, elle ne se barbouille que

la moitié du visage , & pendant vingt jours seulement. Si ces pauvres enfans pouvoient voir la figure hideuse de leur mère , ils n'oseroient jamais s'approcher de leur sein. J'ai peu vu dans ma vie de spectacle aussi rebutant.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de frémir en voyant la dureté avec laquelle ces femmes maltraitent leurs enfans encore à la mamelle. Ce n'est qu'à grands coups de poing sur le dos qu'elles les endorment ; & pour les empêcher de pleurer , elles les pincet impitoyablement & leur tordent la peau avec les doigts. J'ai vu de ces mères inhumaines partir le jour même de leur délivrance pour aller camper à quinze ou à vingt lieues. On les place sans distinction dans une espèce de berceau , qui est perché sur le sommet de la charge d'un chameau. Comme elles dominant dans cette position , elles cherchent à se parer & à s'effacer l'une & l'autre. Pour cet effet , elles décorent le corps du chameau de plusieurs bandes

d'étoffe de couleur écarlate & de quelques chiffons blancs. Les quatre bâtons qui forment le quarré du berceau sont ornés de feuilles de cuivre doré ou d'argent.

Ce sont ordinairement les femmes qui lèvent les piquets des tentes lorsque leurs maris ont résolu de changer de camp. Ce sont elles qui chargent les chameaux, sous l'inspection de leurs maîtres. Quand l'époux monte à cheval, c'est sa femme qui lui présente l'étrier, & qu'ensuite elle tombe & se blesse, peu lui importe, pourvu qu'à son arrivée il la trouve prête à lui servir une jatte de lait battu.

J'ai été révolté de voir un de ces Arabes qui, n'étant point assez riche pour avoir un cheval, étoit monté sur des ballots, laisser à des femmes éperdues le soin de relever la charge qui s'étoit renversée, tandis qu'il se reposoit nonchalamment derrière un buisson. Rien de plus arrogant qu'un Arabe avec sa femme, rien de plus humble qu'une de ces femmes en présence de son mari. Elles ne

font pas même admises aux repas de leurs époux. Dès qu'elles les ont servi, elles se retirent jusqu'à ce que leurs tyrans les appellent pour leur donner leurs restes.

Un Arabe ne peut sans incivilité entrer dans la tente d'un de ses voisins pour quelque raison que ce soit ; il l'appelle en dehors, & la femme qui l'entend se voile aussitôt, de même que quand elle passe devant quelqu'un. Un mari manqueroit si, en entrant dans sa tente, il s'étendoit sur la natte qui sert à sa femme ; il ne peut jouir de cette faveur que lorsqu'elle est couchée. Au reste, ils sont assez complaisans envers elles pendant leurs grossesses. Il y a peu de ménages dans lesquels il n'y ait cinq à six enfans, & la pluralité des femmes étant permise, on peut bien imaginer combien les peuplades doivent être considérables. Il n'existe cependant aucune jalousie entre ces rivales. Quelquefois elles vivent ensemble sous la même tente, & sont témoins des embrassemens de leurs époux.

Le logement qui est destiné à recevoir deux époux nouveaux est orné d'un petit pavillon blanc. Le prétendu a le front ceint d'un bandeau de même couleur. Soit qu'il se marie en premières ou en cinquièmes noces il est toujours décoré du symbole de la virginité, quel que soit son âge. Le jour de la cérémonie l'époux fait tuer un chameau pour régaler ses convives. Les femmes & les filles, sans distinction aucune, s'assemblent autour du timbalier. Celui-ci, assis par terre, frappe d'une main sur l'instrument, & formant une espèce de porte-voix de l'autre, il joint des hurlemens horribles au bruit de la timbale & d'une chaîne de fer qu'il fait mouvoir avec son bras ; une seule personne danse au son de ces instrumens. Sans bouger de place, ses bras, sa tête & ses yeux suivent la musique. Son corps est dans un mouvement inconcevable. Ses mains flottantes en avant de son corps forment divers gestes, tous plus indécens les uns que les autres. Tous les spectateurs

battent la mesure dans la main. Le col en avant & la mâchoire tournée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils font mille grimaces auxquelles la danseuse répond avec une précision étonnante. Elle finit en se penchant mollement sur le musicien, les sons de l'instrument se ralentissent, les yeux de l'actrice se ferment à demi, elle se presse le sein, tout en elle exprime une passion violente. . . . Mais il n'est pas possible de peindre ce moment, ni l'air d'indifférence avec laquelle la femme, qui vient de jouer une pareille scène, se joint à ses compagnes. Les jeunes gens forment un rond, un seul se tient au milieu sur une jambe, avec l'autre il cherche à se garantir des coups qu'on veut lui porter, & le premier qu'il frappe prend sa place. Ce jeu d'adresse est le seul qu'ils connoissent.

Le lendemain de la noce on sépare la nouvelle mariée d'avec son époux, ses amies qui se sont procuré de l'eau, la lavent depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles la

peignent, lui tressent les cheveux, lui rougissent les ongles & la parent d'une draperie neuve. Si elle n'est pas assez riche pour l'acheter, on lui en prête une jusqu'à ce que la fête soit finie.

J'avois toujours regardé comme une fable ce que l'on m'avoit dit de la gorge des Maresses : mais je suis revenu de mon erreur. J'ai vu, pour ne pas citer d'autres exemples; j'ai vu, dis-je, une de ces femmes impatientée par un de ses enfans, lui lancer un de ses seins avec tant de force qu'elle l'étendit par terre.

A peine un enfant mâle peut-il marcher, que sa mère le traite avec le même respect que son mari, c'est-à-dire, qu'elle lui prépare à manger & qu'elle ne mange qu'après son fils. Le Talbe qui leur enseigne à lire & à écrire ne les instruit qu'à voix haute, & les enfans étudient de même, quelque chacun ait souvent une leçon différente à apprendre, ce qui fait un vacarme épouvantable. Les exem-

bles qu'on leur donne sont écrits sur des petites planches de bois poli. La leçon apprise on l'efface & on en écrit une autre, c'est un petit morceau de bois qui sert de plume. Leurs chiffres ressemblent assez aux nôtres.

D'après ce que je viens de dire de ces barbares, combien n'ai-je pas dû désirer de me voir rendu à ma patrie! On se plaint quand on quitte ses habitudes; on pleure quand on s'éloigne de ses amis; on est tourmenté par l'oubli d'un mouchoir, & par une barbe de deux jours : & moi j'ai été esclave, nud, rongé de vermine, déchiré dans toutes les parties de mon corps, couché sur le sable ou brûlant ou humide pendant quatorze mois. O Providence divine! c'est toi qui m'as soutenu en m'éprouvant; je t'ai fait le sacrifice de mes peines, j'attends de toi une récompense!

